ARMAND DE MONTSÉGUR

(Droits de propriété et de traduction réservés)

LE CHATEAU DE MONTSÉGUR

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québ

39

396

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

TRÉSOR HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

Bibliothèque des écoles et des familles

ARMAND DE MONTSÉGUR

OU

CE QUE PEUT LA PRIÈRE D'UN ENFANT

PAR

A. DE MONTBRILLANT

AUTEUR

de l'*Enfant perdu*
et du *Voyage aux Iles fortunées*

De la Bibliothèque
du
Chanoine Scott
curé
de Ste Foy

J.-A. LANGLAIS ET FILS

St-ROCH — QUÉBEC

BIBLIOTHEQUE
S.M.E
QUEBEC

PRÉFACE

L'innocence est belle dans tous les âges ; mais il semble que dans l'enfance elle revête un charme qui subjugue.

L'enfant a, en effet, une dignité qui lui est propre, une majesté douce et incommunicable dont il ne se rend pas compte, mais qui s'impose à ceux qui l'approchent : c'est la splendeur de Dieu derrière la figure de l'homme.

Mais hélas ! que de dangers environnent l'innocence de l'enfant ! que de cœurs sacrilèges jalousent sa beauté ! que de mains habituées au crime travaillent à la défigurer !

Certes, elle serait bien malavisée et bien à plaindre l'âme chrétienne qui, en présence des monstrueux

attentats dont l'enfant est l'objet, détournerait la vue comme pour éluder le combat et laisser passer le courant !

Aux mauvaises doctrines et aux mauvais exemples dont les conséquences sont inexorablement funestes, il faut opposer la vérité et la sainte vie.

Il faut préserver du mal les âmes qui ne l'ont pas encore connu, et lui arracher celle qu'il a abusées. Par derrière cette multitude de fantômes que l'on fait danser devant l'enfant et où se personnifient tous les vices, il faut lui montrer la blanche et douce image de la vertu.

Il est cependant nécessaire de placer les modèles dans une sphère où il puisse les deviner ; il faut pour ainsi dire les descendre à son niveau, les prendre dans ses rangs et les rendre présents à ses yeux et à ses sens comme il l'est à toute chose.

Ceci expliquera le ton et la forme du nouvel ouvrage que je dédie à la jeunesse chrétienne.

Puisse-t-il faire son chemin comme ses devanciers et devenir pour tous un messager de vie, un ange de bon conseil et de sainte joie !

APERÇU TOPOGRAPHIQUE
et historique

Lorsque le voyageur du Nord de la France quitte son ciel nuageux et ses plaines humides ; lorsque, derrière lui, l'étoile polaire est descendue de quelques degrés à l'horizon, il est comme transporté hors de lui-même dans un immense sentiment d'admiration.

A sa gauche et dans un plan éloigné il voit, grâce à la limpidité de l'atmosphère, les monts des Alpes qui s'enchaînent comme un gigantesque cordon de nuages blancs et immobiles ; à sa gauche les monts des Cévennes, éternellement battus dans leurs racines par les flots courroucés du Rhône;

devant lui et se succédant sans fin, des vallons verdoyants et des coteaux en culture où s'alignent l'olivier, le pêcher et la vigne. Sur les collines que la nature semble avoir parsemées dans ces pays comme de vastes pierres précieuses, s'élève le château légendaire du seigneur féodal, ou plutôt la ruine lamentable de ce qui fut autrefois la terreur ou la protection de la contrée.

Ici, des voûtes massives flanquent une tourelle découronnée de ses machicoulis et percée de larges crevasses découpant bizarrement le ciel bleu. Là, des restes de portique se dressent comme des arcs de triomphe en guenille où personne ne passe plus. Quelques arbustes rabougris sortent piteusement du milieu des décombres où croissent sur les terrasses aériennes, à l'endroit même où le seigneur se donnait en spectacle sous son pavillon de poupre, relevé d'or et d'azur. Le gazon sauvage s'étend comme un manteau vert pour voiler de si grandes ruines. Le mistral affectionne ces habitations vides; il y souffle avec fureur comme dans les branches d'un arbre mort, et semble avoir pris à tâche d'en disperser la dernière poussière.

Mais avec cette poussière s'en iront les plus frappants souvenirs historiques.

Prenons au hasard.

C'est d'abord le château du chevalier Bayard dont personne n'ignore l'histoire ; c'est celui des comtes de Grignan, encore retentissant des conversations de Mme de Sévigné. C'est là que l'immortel auteur des *Lettres* attend la résurrection. Plus loin, c'est la Garde-Adhémar d'où sont sortis tant de héros, d'évêques (1) et de religieux.

Mais voici une montagne de pierres dispersées sur une autre montagne ? C'était autrefois le château, ou plutôt le repaire préféré du baron des Adrets.

Du haut de ces rochers dont la masse effraie les voyageurs, il faisait sauter les pauvres soldats catholiques que le jeu des armes avait mis entre ses mains. Au bas du roc, à l'endroit même coupé aujourd'hui par le chemin de fer, le farouche baron avait fait disposer des lances destinées à les recevoir.

(1) C'est à l'un d'eux, Adhémar de Monteil, qu'on attribue l'immortel *Salve Regina*, chant de guerre des Croisades. Les trois invocations de la fin sont de saint Bernard.

Pour habituer ses enfants à la guerre et leur transfuser sa haine pour les catholiques, il les plongeait dans une baignoire remplie du sang de ces derniers.

Un jour, ayant réussi à s'emparer de quelques soldats de la garnison de Mondragon, il leur fit faire des trous à la tête où l'on introduisit des cornes de taureau. Ensuite, il les embarqua sur le Rhône avec cette ironique inscription : *Gens avignonais, laissez passer ceux-ci : ils ont payé tribut à Mornas.*

Toute la contrée est encore frémissante des cruautés de ce monstre.

En s'éloignant, on aperçoit bientôt les vestiges du château des princes d'Orange, des ducs de Crussol, des Villaret-Joyeuse, des Brissac, des Bernis, des Crillon, des chevaliers d'Assas, des Pompignan, des Florian, des Mirabeau, des Suffren, etc.

Ces demeures seigneuriales servaient de citadelle contre les entreprises de l'ennemi commun et le plus souvent contre les agressions d'un voisin jaloux. C'est là aussi que les troubadours (1) venaient débiter leurs charmantes poésies.

(1) Poètes-chanteurs de la Provence.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1084 Séminaire de Québec

Le château de Vaucluse (1) a entendu les chants de Pétrarque, et ceux de Châteauneuf, de Villeneuve, etc., ont abrité la cour pontificale (2).

Mais, hâtons-nous de le dire, ce qui rend la plupart de ces ruines plus respectables et qui les recommande surtout au cœur chrétien, c'est qu'elles ont souvent servi d'asile aux plus illustres vertus : à saint Bernard, à saint Jean de Matha (3), au bienheureux César de Bus (4), à saint Elzéar, à sainte Delphine, etc., etc.

Je n'ai eu qu'à m'arrêter un instant pour respirer ce parfum de vie et cueillir une fleur ; ce parfum, cette fleur, je vais l'offrir à mes jeunes lecteurs qui me comprendront et me goûteront peut-être mieux que tout autre.

Montségur, janvier 1885.

(1) Village qui donne son nom à la fameuse fontaine qui l'arrose.

(2) Au temps du séjour des papes à Avignon

(3) Fondateur d'un ordre pour la rédemption des captifs.

(4) Fondateur des doctrinaires.

I

Au milieu des paysans

A l'extrémité sud du département de la Drôme et non loin de l'antique cité des Tricastins (1), se trouve le village de Montségur.

Aux environs la nature est sévère, avare même de ses dons. Un sol rocailleux et rougeâtre attend chaque jour la plus patiente et la plus laborieuse des cultures ; et encore ne rend-il que maigrement ce qu'on lui confie avec tant de peine.

Mais qu'il est consolant de voir la foi et la piété franche des bons villageois ainsi que la courtoisie timide et aimable avec laquelle ils accueillent l'étranger.

(1) Aujourd'hui Saint-Paul-Trois-Châteaux.

Est-ce un écho des vertus des seigneurs d'autrefois ? On serait porté à se le demander et à le croire. Du reste, les ruines du majestueux manoir (1) qui dominait le village sont toujours là pour rappeler ce lointain souvenir.

Donc, vers la fin du siècle dernier, on ne parlait dans toutes les chaumières que des charmes d'Armand de Montségur, de cet enfant ou plutôt de cet ange à la fois si simple et si grand. Les pauvres et les petits ont souvent un merveilleux instinct d'appréciation et de jugement ; on est étonné de la justesse de leurs vues ; et ils se trompent rarement dans les conclusions où les amène la logique de leur sens naturel.

Aussi se promettaient-ils les plus heureux jours sous les regards de leur nouveau seigneur. Les idées chimériques et subversives qui fermentaient dans les bas-fonds de la société et qui allaient changer la France en un vaste champ de mort, n'avaient pas droit d'entrée sur les terres de Montségur. Le paysan vivait dans le milieu établi et

(1) La légende romantique a déjà exploité le vieux château de Montségur.

voulu par la différence des conditions; et c'est dans cet ordre et dans les rapports de déférence de son côté et de protection du côté du maître, qu'il rencontrait l'aisance de la vie et le bonheur tranquille.

Armand grandissait cependant; on le voyait à l'église, le dimanche, à côté de la bonne châtelaine, Clémence des Essarts, sa mère. Son petit visage se dessinait candide dans les reflets de sa chevelure, qui retombait en festons d'or sur le velours noir de sa mantille. Un ruban de soie lui ceignait le front et lui donnait l'apparence des anges de Giotto ou de Fra Angélico (1). Ses yeux se portaient tantôt sur sa mère et tantôt sur l'autel; ses petites mains se joignaient par moment avec une naïveté si pure, qu'il attendrissait les plus indifférents.

Sa mère triomphait dans un secret enivrement de tendresse maternelle où la vanité n'était presque pour rien. Pauvre mère! si elle avait pu ouvrir les portes de l'avenir et voir le monstre de la Révolution accroupi et frémissant, l'attendant au passage pour l'étouffer avec son fils. Mais l'orage ne

(1) Peintres célèbres d'Italie.

grondait pas encore. Quelques rares nuages l'annonçaient à l'horizon lointain.

Tout entière à l'éducation de son fils, la pieuse châtelaine suivait d'un œil plus que maternel les développements de la nature et les effusions de la grâce. Elle s'efforçait d'inspirer au jeune Armand la courtoisie, le courage et le désintéressement des vieux chevaliers, ses aïeux. Pour s'assurer par elle-même du fruit de ses enseignements, elle l'envoyait seul à l'autre extrémité du village, et le suivait de loin sous un habit de circonstance.

Rentré au château, Armand devait rendre compte de tout ce qu'il avait dit, de tout ce qu'il avait fait, vu ou entendu. Quelquefois sa mère disparaissait subitement, et bientôt la salle s'ouvrait à quelque noble visiteur. L'enfant était interrogé, repris et même grondé.

Sa mère suivait de quelque fente cette petite comédie qu'elle avait organisée elle-même, et se mettait ainsi sur les traces des besoins ou des penchants de son fils. Souvent des pauvres, des vieillards, des infirmes étaient mandés au château, et c'était Armand qui devait distribuer les aumônes.

Les enfants de son âge étaient admis à jouer avec lui, et il ne se montrait pas des moins alertes ni des moins adroits. Il excellait surtout à conduire une sorte de char romain, traîné par une ou deux chèvres. Il s'y tenait debout; et à force d'adresse et de patience, il était parvenu à brider le caprice et la bizarrerie naturelle de ses coursiers. De temps en temps, on voyait sur un chemin rocailleux le phaéton et son cortège; tout allait d'un train effrayant; et souvent la voiture, trop légèrement chargée, versait sur le flanc. Le conducteur en était quitte pour quelques égratignures; le plus souvent il était retenu dans les bras des autres enfants.

On ramenait *Biquette* au milieu du chemin, non sans lui administrer quelques coups de baguette sur le dos; chacun retroussait de nouveau son pantalon de velours jusqu'au genou; on criait : gare! et la course furibonde recommençait.

Cette éducation à la Henri IV avait le double avantage de fortifier le tempérament du jeune seigneur et de lui apprendre les mœurs et les besoins des bons villageois.

Et, d'ailleurs, il trouvait dans les chaumières grou-

pées au pied du vieux château, un amusement tranquille et toujours nouveau. Il avait le génie du beau et le sens poétique; il se plaisait à visiter un enfant de son âge qui, pieux comme lui, avait dressé une chapelle rustique au fond de sa chambrette. Armand se mettait à genoux, joignait les mains et faisait une petite prière ; après il fallait passer en revue, les uns après les autres, les objets qui ornaient la chapelle et même en déterminer le caractère architectural.

Des colonnettes tournées au couteau remplaçaient les fûts de marbre; le papier, artistement découpé, y tenait lieu de dentelle, et quelques bouquets de fleurs champêtres, posés dans les verres étoilés ou dans des cruches fendues, jetaient un éclat de luxe naturel sur ce fond si pauvre. Et Dieu se penchait sur cet humble sanctuaire pour écouter la prière de l'innocent!

Au sortir de la chambrette, il se rendait dans la cuisine enfumée qui servait en même temps de salon de réception; et après avoir salué les personnes qui s'y trouvaient, il s'asseyait gracieusement ; puis, la tête dans ses deux mains et les yeux fixés sur la mère Barbe, la vieille conteuse, il écoutait une heure entière.

La bonne villageoise faisait passer devant l'imagination timide et neuve du jeune Armand, les fantômes les plus saisissants. C'était Satan sous la forme d'un monstre cornu et chèvre-pieds, dansant une ronde infernale avec d'autres montres ; c'étaient les apparitions d'outre-tombe avec leurs blancs manteaux et leurs yeux de flammes, etc. De ce ton lugubre et effrayant, la bonne vieille en venait aux gracieuses légendes de l'Enfant Jésus, de la bonne Madone, et pour finir, elle entonnait d'une voix chevrottante un cantique provençal, écho lointain de quelque pastorale.

Armand se levait au milieu des plus vives impressions, remerciait la mère Barbe et montait au château où il s'empressait de refaire, devant sa mère, les fictions et les histoires tour à tour gracieuses et terribles, dont sa petite tête était remplie. La châtelaine l'écoutait avec une complaisance maternelle et, au besoin, rectifiait les dires de la vieille villageoise.

Les jours du jeune seigneur s'écoulaient ainsi à Montségur entre le travail de l'éducation faite par sa mère et les amusements innocents des pauvres et

des petits qu'il aimait tant à partager. Déjà les bons paysans pouvaient voir dans celui qu'ils appelaient le petit ange, un maître tel que le ciel seul peut en former.

II

L'accident du lac de Suze

Après une longue application, soutenue avec courage, il y avait le jour des grandes récompenses. Armand dont les forces augmentaient avec l'âge, aimait beaucoup les courses à travers les coteaux et les pentes rapides et menaçantes. Les longues promenades dans les bois de chênes-verts et de genévriers, étaient ses délassements les plus délicieux.

Peut-être, comme beaucoup d'enfants de son âge, sentait-il le besoin instinctif de dissiper le trop plein de forces physiques que la nature lui avait donné.

Un matin donc, sa mère vint lui dire qu'une pro-

menade extraordinaire était accordée à son persévérant travail. La bonne dame avait déjà tout prévu : un élégant panier rempli de provisions l'attendait à l'antichambre, et le fidèle Azor, devinant la résolution de son jeune maître, secouait son poil noir et grondait de satisfaction. Armand prit le panier au bras après avoir fait la petite prière avant les voyages et embrassé sa très bonne mère. Ensuite il s'adjoignit, selon son habitude, quelques enfants du village qu'il savait être les plus pieux, et la petite caravane se mit en route.

Les belles journées ne sont pas rares sous le beau ciel de Montségur, et malgré l'hiver et la bise, tout promettait un heureux voyage.

La jeune troupe s'arrêta un moment pour contempler le superbe château qui couronne la colline de Suze, puis elle se remit en route. Azor ouvrait la marche et semblait attentif au moindre bruit qui se produisait autour de lui dans la campagne.

Cependant, plus la caravane avançait, plus les accidents de terrain se multipliaient ; c'était un tableau qui changeait d'aspect à chaque pas des observateurs. Il est vrai que tout était triste et froid

comme la saison. Mais la gaieté du cœur et la paix de la conscience suffisaient pour rendre ces enfants heureux ; et sans elles toutes les choses de la terre n'auraient pu y suffire.

D'ailleurs, les excursionnistes savaient se contenter de peu ; ils l'avaient appris chaque jour dans la philosophie pratique du foyer.

De temps en temps l'infatigable Azor attirait toute la troupe autour de lui. Quoique trop lourd pour prendre les lapins en rase campagne, il n'en avait pas moins la prétention d'être bon chasseur et s'arrêtait à tous les terriers qu'il rencontrait. En moins de rien, il avait taillé dans le sol une énorme excavation où il se perdait tout entier. Ses pattes cependant allaient toujours, à en juger par la terre qui volait derrière lui. Il extirpait les racines avec les dents ; il mordait les cailloux en écumant et aboyait de rage. Et au bout de tout ce beau tapage qu'y avait-il ? Rien. Jean Lapin, sans doute, riait de cette mésaventure au plus profond de ses galeries.

Mais voici des canards sauvages, des sarcelles et des pluviers au plumage grisâtre. Qu'annoncent ces oiseaux perdus entre les montagnes ? Et ces vanneaux

que l'extrême hauteur où ils se trouvent fait ressembler à des hirondelles ? Nos jeunes amis se le demandent un moment ; mais déjà les échos ont répondu de tous côtés : Le lac ! le lac !

Il était là, en effet, dans son immense étendue et sa redoutable profondeur. Il semblait réfléchir tout le ciel qu'on avait sur la tête.

Le vent faisait trembler sa surface et agitait les ajoncs desséchés qui croissent sur ses bords.

Nos voyageurs restèrent longtemps en contemplation devant cette mer de village. Quelques-uns proposèrent d'en faire le tour et se mirent en marche. Aucun être vivant ne troublait ces bords où d'ordinaire on voyait des escadrons de grenouilles à la chasse des sauterelles ; les poissons engourdis habitaient les profondeurs des eaux.

On arriva bientôt en face d'une chaumière, bâtie à une petite distance du lac. En avant et sur le bord des eaux, le terrain s'inclinait doucement et formait une sorte de plage où les jeunes promeneurs se hâtèrent de descendre.

Une vieille barque dont le fond était rempli d'eau et le haut disjoint était là, retenue par une petite

chaîne. C'était probablement la propriété du maître de la chaumière qui, en ce moment, était absent.

Un enfant de la troupe sauta d'un bond dans la barque sans penser au danger, et ses compagnons d'applaudir et de se disposer d'en faire autant. Mais ô surprise ! La barque avait quitté le bord, emportant le petit infortuné qui, ne se sentant pas glisser au milieu des joncs, gesticulait, badinait et semblait défier ses compagnons restés sur le rivage.

Cependant la bise soulevait de petites vagues qui battaient le flanc de la misérable embarcation ; et ce qu'il y avait de plus effrayant, c'est qu'elle s'emplissait d'eau et s'enfonçait par degrés tout en s'avançant vers le milieu du lac qui est d'une profondeur insondable. Il n'y avait plus à s'y méprendre, le danger était imminent. Aux éclats de rire succédèrent sans transition les cris et les pleurs. « Tombe à genoux, criait-on, de toutes parts à Armand qui se désolait et ne savait quel parti prendre ».

Toute la troupe se mit aussitôt en prière en détournant les yeux pour ne pas être témoin d'une aussi formidable catastrophe. Quelques-uns, en se

relevant, se prenaient à courir de toutes leurs forces du côté de Montségur. Armand, lui, priait toujours les mains jointes, et voyait la frêle barque s'éloigner insensiblement du rivage et prête à disparaître dans l'abîme.

Sa prière finie, il appela Azor et lui commanda d'aller au secours du malheureux enfant qui déjà avait dépouillé sa veste, et se disposait à sauter dans l'eau glacée, quoiqu'il ne sût pas nager. Azor comprit le danger de l'enfant et le saisit par le bras au moment où il sauta dans l'eau; puis il se mit à nager vigoureusement vers le bord.

Toute la troupe était en suspens et suivait, anxieuse et palpitante, les péripéties de ce tragique sauvetage.

Bientôt cependant les larmes cessèrent de couler, et chacun se mit à respirer librement en voyant celui qu'on croyait perdu sortir gaîment de l'eau et se jeter dans leurs bras.

Sur ces entrefaites, le maître de la chaumière arriva en toute hâte, car il avait vu du haut de la colline voisine tout ce qui s'était passé.

C'était un excellent homme qui comprit combien

il aurait été imprudent de laisser exposé à l'air glacial ce pauvre enfant qui tremblait d'émotion, sans doute, mais aussi de froid dans ses habits mouillés. Il le prit dans ses bras et le porta dans sa chaumière, où il lui fit un grand feu et lui changea ses habits. Ensuite il alla déterrer un cruchon de je ne sais quelle bienfaisante liqueur et en donna un verre à l'enfant qui reprenait sensiblement sa première vie.

Tous ses compagnons, ceux mêmes qui avaient commencé à s'enfuir, l'avaient suivi dans la chaumière. Armand remercia le bon paysan au nom de tous et chacun, faute d'autre chose, lui promit un souvenir dans ses prières. Le paysan se montra satisfait de la politesse de tous; il les congédia après leur avoir distribué un petit panier de raisin sec que les heureux enfants trouvèrent délicieux. Ils se tournèrent encore une fois vers la chaumière en agitant leurs chapeaux, et s'élancèrent sur la route de Montségur.

III

Aux grottes de Trois-Châteaux

ARMAND continuait sa vie de travail et d'application. Il devenait un enfant accompli. Son esprit, en s'agrandissant, voyait de mieux en mieux toutes choses, et il jugeait admirablement de la place qu'elles devaient occuper dans l'économie de sa vie. Sa piété devenait de plus en plus grande, et on l'eût dit dans le paradis terrestre, tant ses entretiens avec Dieu étaient tendres et fréquents.

L'hiver était passé. Le soleil de mai invitait aux grandes excursions. Armand, avec le consentement de sa mère, réunit de nouveau ses amis ; et après quelques hésitations, on se détermina pour les

grottes de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Tout fut prévu : provisions de bouche, bougies, allumettes, etc. On partit de grand matin. Une clarté légère apparaissait derrière les monts qu'on ne voyait encore que comme des masses bleuâtres et vaporeuses. L'étoile du matin brillait au ciel ; et nos jeunes voyageurs, en la voyant, redirent la prière du marin : *Ave Maris Stella*.

Bientôt cependant le ciel se colora du côté de l'orient ; les objets devenaient de plus en plus distincts ; les oiseaux se réveillaient sous la tendre feuillée et entonnaient leurs premiers chants. On suivait le flanc des petites montagnes qui coupent le paysage entre Montségur et Trois-Châteaux. A un moment donné, tous les regards plongèrent dans la vallée où le lac de Suze apparaissait comme une vaste glace couchée à terre. Pour faire diversion aux tristes pensées qu'il inspirait, on entonna un cantique.

On arriva ainsi à une petite chapelle bâtie au point le plus culminant de la montagne des grottes. Nos voyageurs, après une halte légère et un sourire à la Vierge, se remirent en marche et se séparè-

rent. Les uns descendirent au fond du vallon et les autres cheminèrent sur la crête de la montagne.

Un terrible accident faillit clore funestement cette journée encore au matin.

Il se trouve sur les pentes de la montagne d'énormes blocs de pierre, posés là, on ne sait comment, et n'ayant pour les tenir en équilibre qu'un peu de terre molle que la pluie dissout.

Un des excursionnistes restés sur la montagne, vit une de ces pierres et alla s'y asseoir un moment. Il s'aperçut bientôt qu'elle ne tenait à rien; et poussé par le désir de montrer aux autres sa force musculaire, lui donna un vigoureux coud d'épaule.

L'énorme masse s'ébranla. Ce que voyant les autres enfants, ils voulurent tous contribuer à sa chute, et bientôt le bloc se mit à tourner sur lui-même d'un mouvement qui se multipliait à mesure qu'il descendait. Il n'était pas arrivé au milieu de la pente que déjà sa vitesse était vertigineuse. Des arbres énormes était coupés net et couraient devant lui en agitant l'air comme un ouragan.

Les enfants qui se trouvaient au fond de la montagne n'eurent que le temps de se retourner. Ils jetèrent un cri d'effroi en voyant une sorte de monstre sans pied ni tête passer comme un éclair et s'ensevelir dans la terre à quelques pas devant eux.

La Vierge s'était souvenue, sans doute, du sourire qu'on lui avait donné en passant, et elle les avait préservés d'un épouvantable malheur.

On se félicita d'en être quitte pour la peur, après avoir mesuré toute l'imprudence de celui qui avait ébranlé le bloc le premier.

Arrivés vers l'autre extrémité de la montagne ils virent une sorte de gigantesque entonnoir s'ouvrir à leurs pieds. Les parois en étaient bâties d'énormes tranches de pierres superposées comme des couches de terrain. Entre ces couches la nature avait ménagé quelques vides où logeaient les oiseaux de proie. Des tas d'os desséchés signalaient les abords de leurs aires.

Les voyageurs firent un détour et descendirent au fond de l'entonnoir où s'ouvrent les grottes célèbres. Le terrain est battu tout autour de l'entrée caverneuse qui s'arrondit en niche de saint; des inscrip-

tions grotesques rappellent le passage des visiteurs. On s'assit pour déjeuner le plus sommairement possible, après quoi on alluma les bougies.

Armand voulut mener cette sorte de procession au flambeau, et s'enfonça tout le premier dans les redoutables ténèbres.

D'abord on se trouva à l'aise et l'on était ravi de marcher sous ce toit qui portait toute une montagne. Mais le vaste couloir se rétrécit bientôt et sa hauteur s'abaissa tellement que chaque enfant pouvait la mesurer avec sa main levée. Un peu plus loin il fallut se baisser, et enfin se coucher à plat pour pouvoir avancer ; heureusement, cette situation ne dura pas. Nos petits visiteurs s'applaudissaient sur toute la ligne ; tout allait au mieux de leur curiosité. La lumière qui les éclairait produisait des effets bizarres de fantasmagorie ; et en voltigeant sur leur visage déjà couverts de poussière blanchâtre, les faisaient ressembler aux revenants des contes de vieilles. On criait, on imitait les hurlements des loups, on sifflait, on caquetait à lasser les échos.

Mais voici une surprise : l'étroit passage débou-

che tout à coup dans une vaste salle, rotonde naturelle d'un effet des plus curieux.

C'est là, avaient dit les vieux, que venaient s'abriter les faux-monnayeurs et les brigands.

En effet, des pierres calcinées et noircies, des niches faites de main d'homme pouvaient justifier les assertions des vieillards. Quelques-uns des jeunes visiteurs eurent la malheureuse pensée de faire du feu pour se ménager un nouveau spectacle. On assembla quelques brindilles humides, des feuilles de papier, des bouts de ficelle et l'on y mit le feu. En quelques instants la rotonde fut remplie d'une fumée si épaisse qu'elle suffoquait les plus robustes poitrines.

La lumière des quelques bougies qui restaient encore, perçait à peine ce noir nuage. Il fallut promptement songer à la retraite. On se précipita à la première ouverture qui s'offrit. Mais ô terreur ! on descendait ou plutôt on roulait dans des souterrains insondables et d'une lugubre noirceur qui conduisaient peut-être jusqu'aux racines de la montagne. On s'arrêta tout court et les pleurs, mais des pleurs de sang commencèrent à couler.

A la faible lueur de la dernière bougie qui survivait, on voyait tous les visages baignés de larmes et consternés (1).

Prie, prie, Armand, disaient toutes les voix : le bon Dieu t'écoutera.

Armand priait, en effet, avec une ferveur extrême ; il s'interrompit bientôt pour conseiller à ses amis de le suivre. On remonta ainsi heureusement dans la rotonde toujours pleine d'une fumée épaisse.

Il fallut chercher comme à tâtons, la galerie par laquelle on croyait être arrivé et qui conduisait à la sortie de la grotte. Mais après avoir fait quelques pas dans cette direction, on se trouva en face d'un énorme rocher qui barra subitement le passage : évidemment on s'était encore trompé.

Mon Dieu ! soupiraient quelques voix, venez à notre secours ! Deux ou trois de ces pauvres petits étaient déjà glacés et n'avaient plus la force de pleurer. Encore quelques instants et la morne douleur se joignant au désespoir et aux ténèbres, aurait fait de tous ces enfants autant de vicimes.

(1) A plus d'un demi-siècle d'intervalle et, au même endroit, j'ai éprouvé moi-même le supplice inimaginable de cette situation.

Mais Dieu les gardait.

On revint sur ses pas ; on observa que la fumée de la rotonde se glissait de préférence dans une sorte de couloir où l'on reconnut quelques vestiges de pied fraîchement empreints sur la poussière. On suivit, frémissant d'émotion et d'espoir, le fil de la fumée qui, sans doute, devait avoir un débouché extérieur.

Cependant on gémissait, on se heurtait aux blocs de pierre ; on voyait avec un effroi mortel la dernière bougie menacer de s'éteindre entre les doigts d'Armand.

Mais le temps de ce cruel combat allait finir.

Un enfant de la troupe s'écria avec un transport d'assurance entière :

Courage ! nous sommes sur le chemin qui mène à l'orifice de ces grottes ; voici la croix que j'ai dessinée en y entrant.

Et l'image de la croix fut encore une fois le signe du Salut.

En effet, bientôt après, le passage s'élargit ; on commença à voir des inscriptions, des bouts de chandelle et surtout des chauves-souris énormes qui pendaient à la voûte comme des feuilles de

papier brûlées et qui annonçaient le voisinage de la sortie. Une vive lueur de jour vint en même temps faire pâlir la pâle lumière de la bougie qui s'éteignait. Les jeunes visiteurs acclamèrent ensemble le moment de la délivrance et ensemble ils dirent au bon Dieu : Merci !

Cependant, au fond de leur âme, il restait encore un vague sentiment de terreur et les pauvres enfants n'osaient croire à tout leur bonheur.

Il fallut se compter, s'interroger, se reconnaître ; et l'on ne fut pleinement rassuré qu'après avoir fait l'*appel*.

Personne, personne, ne manquait !

Alors on songea à aller prendre quelque nourriture. On se rendit à l'anfractuosité rocheuse où l'on avait déposé les provisions, et de là sur la crête de la montagne.

Le repas fut long et fit oublier quelque peu les angoisses de la dernière heure.

Après le repas on délibéra sur la route à prendre pour le retour et tous demandèrent de revoir la vieille chapelle pour laisser à la Vierge un témoignage de reconnaissance.

Ce furent quelques images signées au crayon; des pièces de monnaie, des médailles qu'on introduisit dans le petit sanctuaire par les barreaux de la fenêtre. Après, on prit le chemin de Montségur où, sans doute, on ignorait les péripéties de cette mémorable journée.

IV

Ascension du Mont Ventoux

L'INCIDENT des grottes de Trois-Châteaux venant à la suite de celui du lac, n'était pas propre à entretenir le goût de nos jeunes gens pour les promenades lointaines. Plusieurs même étaient restés quelque peu malade après le dernier voyage, et leurs mères les tenaient de près afin de prévenir toute escapade.

Deux ans s'étaient ainsi passés quand il fut bruit à Montségur d'une promenade ou ascension extraordinaire au mont Ventoux.

Cette fois les excursionnistes étaient des jeunes gens robustes et qui ne craignaient ni les chaleurs

du jour ni les ténèbres de la nuit. On ramassa de grandes provisions, car le voyage devait durer plusieurs jours. On se munit de tentes pour camper, de lunettes pour voir, etc., et l'on se mit en route sans préciser le moment du retour, car presque tous ces jeunes gens avaient le dessein de s'arrêter, à leur retour, dans les fertiles plaines du Comtat pour faire la moisson.

Deux d'entre eux seulement revinrent le quatrième jour après leur départ et remplirent le village du bruit de leurs descriptions.

Armand brûlait du désir de voir à son tour les sites et les panoramas extraordinaires dont on faisait la peinture avec tant de fracas.

Sa mère consentit enfin à le contenter, car elle voyait dans ce voyage une occasion de saluer le baron de Montbrun (1), son parent, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps.

Le jeune Armand embrassa sa mère pour la remercier de sa complaisance et de ce qu'elle voulait bien l'accompagner au mont Ventoux.

Cette excursion avait ainsi pour lui un charme

(1) Village bâti à mi-côte du mont Ventoux.

inaccoutumé, car il n'était jamais plus heureux qu'avec sa mère.

On se prépara plusieurs jours à ce long voyage et Armand obtint de s'accompagner de trois de ses meilleurs amis.

Le jour venu, on récita les prières avant les voyages : *Anges de Dieu, etc.*, et le carrosse seigneurial franchit le pont-levis pour descendre lentement les pentes de la colline.

Les gens du château accompagnaient leurs maîtres de leurs regards et de leurs souhaits ; et les bons villageois agitaient leurs grands chapeaux de paille en signe d'adieu.

Une fois hors du village, le carrosse prit la route de Montbrun où l'on n'arriva que le lendemain.

Aussitôt tout fut disposé pour la fameuse ascension; et l'on se mit en route vers le soir du même jour.

Les mules qui portaient les provisions et les excursionnistes, semblaient ne pas sentir la difficulté des rampes. Ces bêtes, en effet, plus sobres et moins délicates que les chevaux, se contentent de l'herbe de la montagne et montent infatigablement des journées entières.

L'ascension de nuit fut assez joyeuse sous un ciel splendidement constellé.

Toutefois, un incident vint faire craindre un malheur. La mule qui portait Armand et l'un de ses compagnons, passait sur un petit chemin qui courait au bord d'un ravin de cinquante pieds de profondeur. Le guide qui connaissait l'adresse de ses bêtes, se contentait de diriger le mouvement général de la caravane. Mais à un certain endroit, le chemin, rongé par la pluie des jours précédents, était devenu si étroit, qu'il manqua sous les pieds de la première mule, qui se mit à glisser doucement, des quatre pieds à la fois, jusqu'au fond du ravin.

Dès les premiers instants de la chute, le guide avait sauté aux rênes de l'animal et le retenait de toutes ses forces, en rassurant les spectateurs qui craignaient un danger sérieux.

En sorte que l'on en fut quitte pour la peur, et pour un retard d'environ un quart d'heure. Cependant le froid commençait à se faire sentir. On y était d'autant plus sensible que dans la plaine les jours et les nuits étaient également chauds.

On revêtit les habits d'hiver dont on s'était muni

à Montbrun ; on mit pied à terre, on se battit les flancs pour se réchauffer.

Le jour se levait à l'horizon quand la caravane arriva à la petite chapelle de Sainte-Croix qui a couronné le mont durant des siècles (1). Une courte mais fervente prière monta aussitôt du pauvre sanctuaire jusqu'au trône de Dieu. La neige remplissait encore les creux formés par les orages et où ne pouvaient parvenir les rayons du soleil (2).

Il serait impossible de dire les impressions qui assiègent le cœur lorsqu'on touche à ce point si célèbre, le plus haut de l'intérieur de la France (environ deux mille mètres).

Le regard embrasse le plus riche horizon du monde. On domine les Cévennes ; on suit le cours du Rhône et de la Durance sur une longueur de plus de cinquante lieues. Les plus hauts sommets des Alpes s'abaissent sous les glaces, les monts environnants semblent se confondre avec les

(1) De nos jours, l'Académie des sciences y fait élever un observatoire.

(2) Il n'y a aucune montagne de l'intérieur de la France qui conserve éternellement la neige. Dans les Alpes on la rencontre à 2,500 mètres d'altitude, dans les Pyrénées à 2,800 mètres.

plaines ; les villages marquent l'emplacement d'une taupinière ; les fleuves serpentent comme des rubans de soie, et les forêts prennent les proportions de jardins. Au sud la mer continue le tableau dans l'espace vaporeux.

Cependant le froid devenait plus intense ; il fallut faire du feu, en attendant le fameux *lever de soleil.*

Tous les yeux étaient braqués à l'Orient ; on écoutait le vaste silence de la solitude ; on retenait sa respiration.

Tout à coup les flots lointains de la Méditerranée semblent s'allumer. Une immense meule de feu surgit, puis disparaît sous les vagues, puis flotte de nouveau, puis enfin s'élance victorieusement sur l'abîme des ondes. Peu à peu la mer se calme, elle pâlit et se voile bientôt dans les vapeurs rutilantes qui embrasent l'horizon où le soleil monte avec ses feux. L'atmosphère s'adoucit et s'échauffe autour des voyageurs dont la curiosité ne peut se rassasier.

Mais les fatigues de la route et la veille de la nuit pesaient sur toutes les paupières, sur les enfants surtout ; Armand et ses trois compagnons ne pouvaient plus se tenir debout ; et ils furent très heu-

reux de rencontrer les bancs de la vieille chapelle pour dormir. On les réveilla cependant bientôt pour le repas commun.

On voulut ensuite explorer les environs. On descendit du côté du nord, c'est-à-dire du côté où le mont se dresse en une vaste superposition d'escarpements horribles. Il fallait sans cesse s'arrêter au bord des gouffres dont l'œil ne pouvait mesurer la profondeur.

Des rochers à perte de vue surplombaient sur des ravins sans fond. De leurs pointes aiguës, on voyait des aigles s'élancer vers les plaines ou se laisser entraîner en tournoyant jusqu'au pied du roc.

Un enfant découvrit en même temps un passage étroit entre deux lignes de rochers ; on s'y engagea avec beaucoup de précaution, car on ne savait où il aboutissait.

Les promeneurs furent bien surpris d'arriver ainsi sur une sorte de plateau qui semblait se balancer comme une île de pierre au milieu de l'océan de l'air, à plus de quinze cents mètres au-dessus du sol. Des pins énormes se dressaient avec majesté vers le ciel ou se penchaient témérairement sur

l'abîme. D'autres, couchés à leurs pieds, semblaient les vaincus de la nature.

On se rappella alors ces vers d'un poète :

D'un tronc qui dépérit et qui tombe en poussière ;
Renaît d'arbres nouveaux une famille entière.

Le romarin, la citronnelle, la ciguë, le thym et la lavande se mêlaient au réseau inextricable de ronces qui embarrassait les pieds des promeneurs, et faisaient monter vers l'odorat un parfum multiple et inconnu dans la plaine.

Cependant les enfants demeuraient en contemplation devant une sorte d'excroissance monstrueuse qui se balançait en avant d'un rocher à quelques vingt-cinq mètres au-dessus du sol. Qu'avaient-ils donc aperçu ?

Le travail patient des abeilles surajouté d'année en année depuis un temps immémorial. Un ruisseau de miel descendait le long des rochers jusqu'à terre. Nos jeunes promeneurs n'eurent pas même la peine de se pencher pour en recueillir.

Le sol avait bu le trop plein de la douce liqueur que l'homme inconscient ou impuissant avait jusque-là ignorée.

Ce qui étonna davantage ce fut la rencontre extraordinaire d'un mouton encore plus extraordinaire. La pauvre bête effarouchée par la vue des nouveaux hôtes de l'île, courait en tous sens et menaçant de se précipiter.

Sa laine avait atteint une longueur démesurée; il la laissait par flocons aux épines. Ses cornes, tournées en spirale, étaient énormes et lui donnaient un aspect terrible.

Comment était-il là? s'était-il dérobé à la vigilance du berger? Avait-il échappé, encore agneau, aux serres de l'aigle qui le destinait au régal de ses aiglons? Cette dernière conjecture parut la plus probable.

Le guide s'en rendit maître après l'avoir lassé; il l'attacha ensuite par les cornes au bout d'une corde et le traîna ainsi jusqu'au campement de la caravane.

Cependant le ciel s'assombrissait rapidement; d'énormes nuages enveloppaient le mont. Bientôt les éclairs se multiplièrent de tous côtés : on ne les voyait pas au loin, ils semblaient naître sous les pieds. La foudre suivit de près ces préliminaires.

Elle est terrible sur les monts où elle se joue dans ses fureurs.

On se réfugia dans la chapelle, quoique ce fut le point le plus exposé; et de là de brûlantes prières s'élevèrent de tous les cœurs à la fois.

Mon ange, disait la mère d'Armand, demande au bon Dieu de nous épargner.

En effet, à partir de cet instant la foudre sembla s'éloigner ou plutôt descendre. Elle tonnait d'une manière terrible dans les creux des immenses ravins qui découpent le mont au sud.

Tous les voyageurs sortirent de la chapelle et contemplèrent le curieux spectacle du tonnerre grondant à six cents mètres au-dessous d'eux. Ils voyaient également les éclairs courir en zigs-zags comme des serpents de feu.

Bientôt la cime du mont fut dans une atmosphère calme et limpide, pendant que l'orage labourait encore ses flancs.

La caravane entière remercia Dieu une dernière fois et fit les préparatifs de la descente, car le soleil baissait dans l'incommensurable horizon.

On logea au château de Montbrun, et le lendemain

on reprit la route de Montségur, où les paysans avaient préparé une ovation rustique, (hélas ! ce devait être la dernière) pour acclamer le retour de leurs bons seigneurs.

V

Le monstre de la Révolution

Au château de Montségur on était encore sous l'impression de la terreur qu'avait causée l'orage du mont Ventoux. Mais un orage plus sinistre grondait au loin : le monstre de la Révolution essayait dans l'ombre ses ailes noires et ses griffes sanglantes, comme un serpent tend et distend ses anneaux avant de sortir au grand jour.

Cependant des colombes sans méfiance et sans amertume, se jouaient sur son repaire, en attendant que l'abîme s'ouvrît subitement sous leurs pieds. On semait en France d'étranges nouvelles parties d'abord de la capitale. Mais le Midi, étranger

au Nord, et habitué à des mœurs brillantes et douces comme son climat, avait peine à y croire.

La noblesse surtout, celle qui était digne de ce nom, s'inspirant de ses propres sentiments, marchait ferme et tranquille à la tête des peuples; elle les éclairait de ses lumières, les protégeait de son pouvoir et les excitait par ses faveurs.

Malgré cette assurance, on apprit bientôt que la capitale était en feu. Une tourbe de démagogues, hardis contre ceux qui ne savaient leur résister, et s'honorant du titre de restaurateurs de la *liberté française*, semblait se croire l'institutrice de l'Europe, et déclarait dans une séance solennellement sotte, les fameux *droits de l'homme*.

Ces principes outrés conduisirent logiquement aux plus abominables excès. La brute maçonnique s'en empara et s'en fit une truelle tranchante pour couper les têtes.

L'honnêteté, la science, le mérite, la noblesse s'effaçait devant cette conjuration infernale, et les infâmes égorgeurs n'avaient qu'à choisir leurs victimes et à se baigner dans leur sang !!

De Paris la secte ténébreuse envoya ses émis-

saires en province où les braves gens savaient encore moins s'entendre pour résister aux révolutionnaires.

Ils ne se défendaient même pas personnellement ; et, en toutes rencontres, ils épargnaient la vie de ceux qui les faisaient mourir. L'émigration, la fuite, fut pratiquée en grand et regardée comme le seul moyen de salut. Mais hélas ! combien aussi trouvèrent la mort aux portes de l'étranger. Car aux yeux des révolutionnaires, c'était un crime inexpiable de passer la frontière.

Aux premiers bruits d'arrestation qui étaient arrivés à Montségur, des centaines de paysans étaient montés au château pour protester de leur fidélité et rassurer leur *bonne châtelaine et son ange*. Dans un moment d'indignation facile à concevoir, ils avaient juré de trancher la tête au premier soldat républicain qui oserait paraître. Les carabines à silex furent déterrées, les vieilles épées des aïeux récurées et les piques effilées.

Cependant, les nouvelles venues des grandes villes étaient de plus en plus effrayantes. Madame la baronne savait mieux que les paysans les menées

gouvernementales. Antoine, un de ces serviteurs à toute épreuve, qui volontiers donneraient leur vie pour sauver celle de leurs maîtres, allait tous les jours à Orange, devenu un centre stratégique de la Révolution. Il avait appris l'arrestation de plusieurs personnes recommandables et notamment d'une parente de Mme la baronne de Montségur.

Dès lors, celle-ci ne pensa plus qu'au moyen de sauver *son ange* et de se sauver avec lui. Le château de Montségur, comme la plupart des châteaux forts du moyen âge, avait ses caveaux ténébreux, où aboutissaient des couloirs souterrains débouchant à une, et quelquefois à deux lieues du château.

Se hasarder dans ces noires galeries était bien téméraire. Depuis les fameuses guerres du baron des Adrets avec les seigneurs de Suze et de Montségur, personne, sans doute, n'avait songé à explorer ces sombres lieux. Un extrême danger comme celui qui menaçait la baronne et son fils, pouvait seul inspirer une semblable résolution.

Le brave Antoine s'assura de l'entrée d'un de ces souterrains, masquée par un amas de débris. Il

prépara aussi les provisions, les habits et tout ce qui était nécessaire au séjour des vivants dans ces profondeurs humides de la mort.

Ces préparatifs étant achevés, on attendit les événements.

Hélas ! ils ne se firent pas attendre longtemps.

Dès le soir même une bande avinée et braillarde débouchait par la vallée de Trois-Châteaux. La horde sauvage n'obéissait à aucun mot d'ordre émanant d'un pouvoir supérieur. Elle s'avançait dans l'exaltation frénétique de la passion qui croit avoir secoué, d'un seul coup, tous les jougs et toutes les servitudes ; c'était la pauvre humanité se substituant brutalement et sans transition à la Divinité.

Les pauvres paysans les regardaient passer et fermaient leurs portes. On n'avait jamais rien vu d'aussi hideux, et ils auraient préféré cent fois aller à la rencontre des loups et fraterniser avec eux que frayer avec ces gens-là.

Cependant ces misérables avançaient toujours. Arrivée aux deux chemins qui conduisent, l'un à Suze, l'autre à Montségur, la bande dévastatrice se

coupa en deux. La première moitié, après avoir épouvanté le bourg de Suze, monta au château où elle trouva toutes les avenues fermées et le pont-levis dressé. Elle se mit alors à vociférer des menaces de mort ; elle abattit des arbres et les jeta au travers du fossé pour se faire un passage jusqu'aux plus basses fenêtres, puis elle se répandit dans l'intérieur du château.

Les quelques domestiques qui y étaient restés se sauvèrent par le même chemin que leurs maîtres, c'est-à-dire par des voies souterraines.

Les révolutionnaires ne trouvant rien ou presque rien à voler, s'en prirent aux armes des anciens seigneurs qui saillissaient aux endroits les plus apparents du château et les grattèrent à l'alignement des murs. Des simulacres et des mascarons sculptés sur la clef de voûte des fenêtres, furent pris pour des emblèmes nobiliaires et mutilés à coups de pic (1).

Ceux de ces forcenés qui s'étaient dirigés sur

(1) Grâce au goût restaurateur de ses nouveaux maîtres, descendants des anciens, le château de Suze se dresse encore aujourd'hui robuste et majestueux dans ses colossales proportions ; et ses mutilations mêmes sont un titre de plus à sa célébrité.

Montségur y arrivèrent en hurlant des chants ignobles. Les courageux paysans les regardaient passer, l'arme au poing et l'œil en feu. Une trentaine de ces bonnes gens formèrent un bataillon de guerre et se mirent à la suite des révolutionnaires. Ceux-ci, quelque peu embarrassés de cette escorte, se tenaient serrés au milieu du chemin ; et leur ton de voix qui tombait à chaque strophe de leur chanson, provoquait le rire des valeureux villageois.

Ainsi gardée à vue, la horde incendiaire traversa le pays sans casser un carreau de vitre, sans boire une rasade de vin ; mais en se promettant de revenir faire expier aux habitants de Montségur, l'insuccès de leur tentative et leur attachement aux *vieilles traditions*.

Madame la baronne avait vu le danger de trop près pour ne pas songer à s'y soustraire immédiatement. Elle se disposa donc à descendre dans les souterrains qui s'ouvraient sous le château pour y essayer une vie qui n'allait pas être supportable pour sa complexion délicate et celle de son enfant. Ce dessein fut exécuté dès le lendemain. Le brave Antoine avait suivi le plus loin possible la galerie

la mieux conservée. Il avait déblayé le passage et ne désespérait pas de trouver une issue solitaire qui aurait favorisé l'évasion de ses maîtres.

Muni d'une torche éclatante, il précédait de quelques pas les augustes persécutés. La voûte de la galerie crevassée en maint endroit, semblait faire effort pour soutenir quelques instants de plus le poids énorme qui l'écrasait.

Tout rendait ce séjour effrayant: le silence de la mort y régnait, et l'humidité fangeuse y entretenait a vie de dégoûtants reptiles. On fit quelques pas encore et la vue d'un squelette complet à demi recouvert de lambeaux d'étoffe, vint ajouter à l'horreur de ces lieux.

Le brave Antoine cependant aurait voulu mettre à l'abri de tout danger ses maîtres vénérés et que le malheur rendait plus digne d'intérêt. Il s'avança sous une voûte qui s'ouvrait latéralement et arriva à une sorte de carrefour où il fit du feu. Ensuite il prépara des sièges et une sorte de lit de repos.

Madame la baronne le remerciait avec effusion à chaque petit service qu'il lui rendait. De son côté, Armand s'était assis auprès de sa mère et, penché

sur ses genoux, il lui disait avec une assurance au-dessus de son âge : Ma tendre mère, n'aie pas peur; je serai toujours avec toi et le bon Dieu sera toujours avec nous.

A ce moment, les aboiements d'Azor se firent entendre aux profondeurs des galeries. Antoine alla à sa rencontre et le vit le poil hérissé et comme hors de lui-même. Armand le caressa et lui imposa silence. Madame la baronne se livra alors à mille conjectures et pria son brave serviteur de monter au château et de la tenir, autant que possible, au courant des événements.

VI

Le siège du château de Montségur

Comme ils se l'étaient promis, les révolutionnaires revinrent à Montségur au nombre d'environ trois cents. Ils s'étaient réunis, au préalable, à Trois-Châteaux où ils avaient fait main basse sur tout ce qu'ils avaient pu rencontrer. L'antique cloître des dominicains fut profané et les pauvres religieux durent s'enfuir à la faveur des ténèbres ou sous un déguisement quelconque.

Le retour des révolutionnaires à Montségur avait vivement ému la bonne et brave population. On ne savait pas au juste ce que voulaient ces misérables qui affectaient de parler amicalement à tous ceux qu'ils rencontraient.

Cependant, leur dessein ne tarda pas à percer, et l'on sut bientôt dans tout le village que le château de Montségur devait subir le sort du cloître de Trois-Châteaux et du manoir de Suze.

Ce qui fit frémir les bons villageois, ce fut de voir au milieu de ces hommes farouches d'augustes personnages liés et conduits comme des agneaux au milieu des loups.

Une morne terreur remplaça l'intrépide indignation qui avait saisi tout le monde à l'arrivée des premiers révolutionnaires. On savait d'ailleurs que ces gens sans patrie, sans honte et sans religion, tiraient sur les hommes comme sur les oiseaux des champs. Chaque habitant prit donc le parti de se renfermer chez soi avec son arme et les siens ; et pour mieux donner le change à sa lâcheté, il répétait ce mot belliqueux : Qu'ils viennent ! !

La troupe dévastatrice se divisa selon son habitude. Une partie alla droit à l'église où elle essaya d'enfoncer la porte.

L'église, sans doute, ne contenait pas de riches trésors ; mais, pour se satisfaire, ces gens-là avaient besoin de faire du vandalisme !

L'un d'eux, plus fanatique que les autres, manqua payer de sa vie sa sacrilège audace. Une main inconnue laissa tomber sur son dos courbé un moellon énorme qui le coucha à terre. Le malheureux fut relevé aussitôt et demanda qu'on le vengeât de cet outrage.

On interrogea les toits et les fenêtres; on monta dans les fenils voisins; mais on ne trouva personne.

La troupe laissa bientôt ses investigations pour se ruer dans l'église dont la porte venait de fléchir sous les coups des pics.

Cette profanation avait été prévue et le saint-Sacrement avait été retiré à temps par Monsieur le Curé dont les révolutionnaires ignoraient la retraite.

Ces lâches profanateurs, déçus dans leur attente, s'en prirent aux statues des saints qu'ils mutilèrent toutes à l'exception de celle de saint Roch, le *guérisseur* des malades.

Malgré les réclamations de plusieurs qui savaient que Dieu pardonne rarement, même en ce monde, les outrages faits à sa sainte Mère, la Vierge, fut menacée et apostrophée d'une manière indigne.

Vingt ans après, dans un petit village du Vivarais,

les pères montraient à leurs enfants un vieillard dévoré par un mal invisible, courbé vers la terre, la langue et tout le corps agités d'un tremblement perpétuel. Et les pères disaient aux enfants : C'est le châtiment de Dieu.

Les confessionnaux mêmes excitèrent la colère de ces hommes devenus tous fous en un jour. Ils les traînèrent au milieu de l'église après les avoir défoncés et y mirent le feu. Les pierres tombales, où étaient gravés des noms et des armoiries qu'on foulait journellement aux pieds comme des signes de grandeur anéantie, provoquèrent un nouveau débordement d'insultes et de voies de fait.

Pendant que ceci se passait à l'église d'autres révolutionnaires faisaient en règle le siège du château. Quelques intrépides domestiques en avaient soigneusement fermé toutes les issues. Le brave Antoine, en quittant ses maîtres, avait dû s'armer pour combattre ; et il dirigeait la défense générale avec une habileté rare. Son assurance et son sang-froid calmait tous ces braves gens qui se voyaient en tremblant, armés d'une carabine meurtrière.

En prévision de ce qui devait arriver, Antoine

avait confectionné des mannequins en grand nombre qui se dissimulaient assez mal dans les machicoulis des tourelles, et dans les embrasures des fenêtres. Il allait de l'un à l'autre, leur communiquait un léger mouvement ou les changeait de place pour mieux donner le change aux assaillants. Des coups de fusil qui n'atteignaient personne partaient régulièrement des combles du château et portaient le frisson chez les agresseurs qui ne savaient trop quel parti prendre.

L'arrivée de la troupe, qui venait de dévaster l'église, fit tomber toute hésitation. On décida au milieu des clameurs de la colère que le château serait démantelé, et que ses défenseurs payeraient de leur vie l'audace de leur résistance.

Déjà quelques-uns des assaillants étaient descendus dans les fossés peu profonds du château. Deux d'entr'eux s'essayaient à escalader la tour du nord crevassée à sa base et atteignaient aux premières croisées, quand une avalanche de platras, glissant le long du mur, vint les renverser piteusement sur l'herbe du fossé.

La nuit changea les procédés stratégiques des

agresseurs. Ils se contentèrent de faire la garde autour du château tout en vociférant contre ses défenseurs, et les bizarreries du *destin* qui, disaient-ils, ne les servait pas.

Il y avait probablement, pour la plupart de ces gens, quelque chose de plus pressant, de plus plausible que les caprices du destin : c'était la faim et la soif qui les dévoraient depuis le matin et qu'ils avaient vainement compté assouvir aux dépens du château. Antoine, profitant de l'inaction des assiégeants, descendit vers ses bons maîtres qui attendaient avec la plus vive curiosité le récit des incidents du jour.

Madame la baronne comprit bientôt le dessein inavouable de la Révolution maçonnique; et dès lors elle put prévoir le sort qui l'attendait si jamais elle venait à tomber en son pouvoir.

La mort dans ces conjectures était sans doute horrible, mais la vie de son enfant lui était mille fois plus précieuse que la sienne propre.

Comme de coutume, les augustes proscrits se jetèrent à genoux et implorèrent le secours du ciel.

Cependant les quelques intrépides gardiens du

château s'étaient hâtés de renforcer les barricades trop peu solides ; ils avaient même comblé les couloirs. L'un d'eux était sorti dans le village et, à force de sollicitations et de prières, il avait pu obtenir le concours de quelques paysans qui l'avaient suivis.

Dès le lever du jour, on fit grand bruit au château. On passait par groupes devant les fenêtres pendant que les assaillants, brisés de fatigue et mourants de faim, bâillaient tristement et s'étonnaient de se trouver eux-mêmes.

Ceux qui avaient pris leur logement dans le village, arrivèrent bientôt et raillèrent cette attitude timide ; puis ils se mirent à délibérer.

Les valeureux paysans qui étaient venus prêter main-forte au personnel du château, voyaient avec indignation ces misérables se consulter pour les perdre. Bientôt ils aperçurent une sorte de géant, un fort en gueule, qui se détachait des autres et s'avançait fièrement vers la grande porte du château comme pour parlementer.

La colère et le mépris inspirèrent la réponse à l'un d'entre eux qui, saisissant aussitôt sa carabine,

la déchargea non sur ce malheureux mais sur le chien qui aboyait à ses côtés. La balle, après avoir traversé le chien, ricocha et blessa à la jambe un des révolutionnaires qui se mit à crier horriblement en voyant couler son sang par ruisseau.

Ceci apprit à tous à quel prix on se rendrait maîtres de la position et l'attaque fut momentanément suspendue. On se sépara pour se répandre dans le village et dans les fermes voisines en laissant toutefois une petite garde autour du château.

Selon leur habitude, ces gens-là prétendaient qu'on devait les nourrir, et lorsqu'on ne voulait pas leur donner, ils prenaient.

Pendant les péripéties du siège, le brave Antoine tenait Madame la baronne au courant de tout. Azor servait de courrier ; il portait les nouvelles dans un sachet suspendu à son cou.

Madame la baronne prévoyant l'inutilité de la résistance et effrayée de la tournure que prenaient l'attaque et la défense, résolut de s'éloigner de Montségur. D'ailleurs, l'humidité et l'horreur du souterrain étaient mortelles, et elle ne pouvait y prolonger son séjour sans compromettre sa vie et celle de son

enfant. Dès le soir du même jour, elle songea à exécuter le dessein qu'elle avait conçu d'abord, c'est-à-dire, d'aller rejoindre une de ses parentes religieuses au bourg de Bollène.

Mais sortir du château n'était pas chose facile, la garde veillait activement et se grossissait sans cesse.

Antoine, l'ange de bon conseil, averti par Madame la baronne fit sonner la cloche du campanile qui dominait la principale façade. Et quand les assaillants furent tous rassemblés, il feignit de vouloir traiter des conditions de la reddition du château.

Il faut nous livrer d'abord vos maîtres, crièrent plusieurs voix à la fois ; à cette seule condition nous pourrons traiter! » Madame la baronne entendit ces affreuses menaces et supplia ses gens de ne pas s'exposer plus longtemps.

Pour elle, son dessein était de franchir l'enceinte du château à la faveur des ténèbres et déguisée en servante. Elle remercia tout le monde et fit de touchants adieux.

Puis, pendant que l'intrépide Antoine faisait faire grand bruit sur le devant du château, elle glissa

comme une ombre avec son fils le long du fossé septentrional qui était désert.

Quelques heures après, les domestiques du château, et les braves paysans qui s'étaient dévoués pour le salut de leurs seigneurs, sortirent par la même porte ; après avoir déchargé toutes leurs armes, et laissé le château comme en feu pour mieux tromper la garde.

VII

La nuit dans le bois et la douloureuse séparation

La pauvre mère pleura des larmes bien amères en quittant son château de Montségur.

Son fils partageait ses angoisses et s'efforçait de les adoucir en mêlant ses larmes aux siennes, et surtout en priant pour elle.

Ils s'avancèrent timidement à travers les champs qui composaient l'héritage seigneurial de Montségur ; ils semblaient écouter le bruit de leurs pas, et chaque arbuste leur apparaissait comme l'ombre sinistre d'un révolutionnaire.

Où aller ? où ne pas aller ?... Dieu ! gardez les malheureux qui souffrent pour la justice !

Les chemins battus étaient peu sûrs ; on entendait même des pas qui résonnaient au loin : on prit la route des bois. Hélas, les noirceurs de la nuit, les horreurs du désert, sont plus douces aux âmes pures que la figure de certains hommes, si on peut encore les appeler de ce nom.

Après une heure de marche à travers les sapins et les chênes verts, les deux augustes proscrits arrivèrent près d'un rocher où s'ouvrait une excavation peu profonde, mais suffisante pour abriter deux personnes. Madame la baronne s'assit dans le fond et Armand s'endormit sur ses genoux.

La nuit fut calme, plus calme que le cœur de la pauvre mère, qui sentait revenir ses terreurs avec les lueurs du jour, car le bois était peu étendu et par conséquent peu sûr.

Le soleil se leva bientôt; et quelques rares oiseaux le saluèrent de leur chant sauvage. La brise du matin agita le feuillage effilé des pins et amena quelques vagues clameurs humaines qui s'éteignirent presque aussitôt.

Armand se réveilla à ce moment et, agenouillé à côté de sa mère et pressant dans ses doigts une médaille bénite, il fit une fervente prière du matin. Ils déjeunèrent brièvement quelques instants après et Madame la baronne fit connaître ensuite à son fils et comme sous forme de testament suprême, les plus intimes sentiments de son cœur : elle lui dit tous les détails de la mort de son époux sur la terre étrangère (Armand croyait que son père était encore vivant et n'avait cessé de lui écrire des lettres) ; elle lui dicta la conduite à tenir si jamais il venait à tomber dans les mains des révolutionnaires, et enfin son dessein d'aller s'enfermer pour toujours dans le cloître de Bollène si elle parvenait à tromper les croisières organisées par le farouche Maignet. La mère et le fils pleuraient pendant cet entretien qui, hélas ! devait être le dernier sur les terres de Montségur. Ensuite ils se dirigèrent vers une ferme qui se trouvait aux confins du bois et où Madame la baronne espérait trouver un déguisement plus sûr pour elle et pour son fils.

Ils cheminaient silencieux et craintifs au fond

d'un ravin que dominait d'un côté une chaîne de rochers la plupart creusés à leur base.

Azor, qui allait toujours devant, s'arrêta tout à coup, gronda dans ses dents, puis aboya en retournant vers ses maîtres. En même temps une apparition suave émergea du creux obscur d'un rocher : c'était le digne curé de Montségur, réfugié dans le bois et que le bruit des pas humains avait effrayé. En voyant le chien du château, il avait été rassuré ; et la présence des deux illustres fugitifs lui arrachait des larmes. Quelques instants après, sous cette voûte de rochers solitaires, les ouailles s'agenouillèrent sous la main de leur pasteur pour recevoir une nouvelle et suprême absolution.

Oh ! que la religion est puissante et bonne ! Y a-t-il une amertume qu'elle ne tempère pas ? une désolation qu'elle ne calme pas? une solitude qu'elle ne vivifie pas ?.. Ce qui n'est pas moins admirable, c'est la conduite de la Providence qui ménage les événements les plus inattendus en faveur de ses élus.

Les pauvres proscrits se relevèrent divinement fortifiés et reprirent leur marche ; de son coté le pasteur s'achemina vers Montségur.

La ferme où Madame la baronne pensait trouver un abri et un nouveau déguisement, avait été ravagée par des satellites de l'affreux Maignet.

Le propriétaire qui avait voulu s'opposer à leurs brigandages avait été battu et traîné à la prison d'Orange comme réactionnaire. Son épouse se lamentait au milieu des ruines de toutes sortes et s'attendait, à chaque instant, à de nouvelles perquisitions.

Madame la baronne la consola en lui parlant du ciel, récompense de ceux qui souffrent selon Dieu.

Puis elle demanda pour Armand un habillement grossier comme en portaient dans le pays les gardeurs de troupeaux, et pour elle une corbeille remplie de mauvais linge et une capeline de paysanne.

Ainsi déguisés, ils prirent la route de Bollène.

Les paysans regardaient avec un certain étonnement ces voyageurs dont la noblesse et la beauté se dissimulaient mal derrière les haillons qui les couvraient.

Armand s'avançait, un chapeau de pastoureau sur sa longue chevelure de prince que sa mère avait oublié de couper.

Arrivés près de Saint-Paul-Trois-Châteaux, ils rencontrèrent quelques hommes au visage sinistre. Nos voyageurs passèrent devant eux sans se décontenancer et une heure après et sans incident nouveau, ils heurtaient à la porte du couvent de Bollène. Hélas ! la pauvre mère ouvrait son tombeau et celui de son fils ! Mais gardons-nous de plaindre ceux qui s'en vont au ciel.

La révolution avait mis pied à terre à Bollène comme dans presque toutes les localités du Comtat.

Les religieuses du couvent n'avaient pas été dispersées : on aimait mieux, sans doute, les réserver pour offrir une hécatombe au dieu Terreur.

Lorsque les deux proscrits y arrivèrent, toutes ces saintes femmes étaient prêtes au grand et dernier sacrifice et comptaient, pour ainsi dire, les instants qui leur restaient à vivre.

Madame la baronne prit le voile non pas tant pour se déguiser que pour avoir l'honneur de mourir martyre et de triompher avec sa parente et sous le même habit.

En attendant ce jour, les religieuses vivaient dans les exercices sans cesse répétés de la plus fervente

piété. C'était une sorte de prélude immédiat aux occupations qui les attendaient dans le ciel.

Armand goûta quelques jours les impressions indéfinissables de cette vie mystique en face de la mort. Il chantait au chœur, vêtu d'une aube blanche; et les bonnes religieuses croyaient entendre un ange. Il eut le bonheur de servir deux ou trois fois la messe, au milieu du silence de la nuit ; car les prêtres ne pouvaient officier au grand jour.

Pour plus de sûreté on descendait dans une sorte d'oratoire souterrain qui rappelait les catacombes de Rome. Aucun rayon de lumière ne pouvait transpirer au dehors; aucun éclat de voix ne pouvait être entendu.

Cependant les événements avançaient, la révolution poursuivait son œuvre avec une tactique infernale. Armand, tondu et costumé comme les enfants du menu peuple, sortait du couvent plusieurs fois par jour, pour surprendre la conduite secrète des agents révolutionnaires. Il faisait aussi l'achat des provisions du couvent dont on le croyait domestique.

Un matin (ô temps ! efface la mémoire !) le terri-

ble tambour résonne dans Bollène, on se réveille subitement; on se demande ce que cela signifie. Bientôt une brigade de gendarmes s'avance, incertaine et farouche; elle va droit au couvent où prient quelques faibles religieuses : je me trompe : les saintes femmes étaient plus fortes que leurs tyrans, car aucun d'eux n'eût attendu la mort dans cette quiétude surhumaine.

Tout le pays, en suspens, regarde à travers les fenêtres closes. Le dédain, l'indignation, se contient dans cette foule que la terreur a démoralisée. Encore quelques heures et les bonnes religieuses partiront pour l'échafaud ! Et la charrette fatale, traînée par le monstre de la Révolution, s'avancera tranquille sur la route d'Orange !

Au monastère le lever avait été précipité, et l'on prenait les dernières dispositions, lorsque Armand à qui on laissait ignorer l'épouvantable réalité de la situation, demanda naïvement si l'on ne psalmodiait pas l'office divin comme à l'ordinaire. Une voix lui répondit : (c'était celle de sa mère) « Mon ange, aujourd'hui l'office sera chanté au ciel !! »

Bientôt l'on entendit heurter lourdement à la

porte du couvent. C'était l'un des gendarmes qui devançait, sans doute, les ordres du chef, puisqu'il se retira quelques instants après pour aller boire avec le reste de la troupe dans le cabaret voisin.

Aux premiers coups qui retentirent, les religieuses se jetèrent dans les bras les unes des autres en disant : Allons au martyre !!

Armand comprit alors ce que l'affection maternelle lui avait caché.

Mais comment songer à se séparer de sa mère ? Oh ! non, cette pensée ne pouvait entrer dans son cœur sans le fendre en deux.

Sa pauvre mère, accablée sous le coup de foudre qui la frappait, s'était affaissée et n'avait pas la force de prendre une détermination. Revenue à elle et s'inspirant des pensées de la foi, elle offrit généreusement à Dieu un double sacrifice : celui de sa vie qui était le moindre et celui de son fils qu'elle abandonnait aux investigations révolutionnaires et probablement à l'échafaud.

Avec une force d'âme peu commune, elle défendit à Armand de donner au dehors aucun signe de désolation filiale ni aucune marque de sympathie

pour ses bienfaitrices ; ensuite elle lui assigna la cachette souterraine où il devait se retirer pendant que les agents révolutionnaires visiteraient le couvent.

Après ces recommandations, Armand se jeta dans les bras de sa mère qui, dans un mouvement de suprême tendresse, l'enlaça étroitement, le couvrit de baisers et lui dit au milieu d'un déchirement qu'une mère seule peut ressentir : « Mon bien-aimé, quand le couteau fatal aura abattu ma tête, songerez-vous encore à votre mère qui donnerait mille vies pour vous ? Et si vous-même échappez au supplice, pardonnerez-vous à ceux qui ont dispersé votre héritage et qui causent ma mort ?

Armand, suffoqué dans une immense douleur, ne pouvait répondre que par des signes affirmatifs.

Vous savez, continua sa mère, l'endroit secret où l'hostie sainte est cachée ; vous prendrez ce pain de vie en commémoraison de ma mort. Au pied de l'autel où vous faisiez l'office des anges, vous trouverez la sûreté de la vertu qui n'est plus nulle part sur la terre ; et si Dieu daigne me faire miséricorde et me recevoir dans son sein, de là-haut je vous bénirai

encore... Je vous aimerai toujours .. Au ciel !...

Un coup de tonnerre interrompit ces dernières paroles qui restèrent dans le cœur de la mère et du fils comme le dernier adieu. Le terrible « Les voilà! les voilà ! avait parcouru les couloirs silencieux du monastère. La pauvre mère resta debout et en possession d'elle-même ; son cœur était brisé, anéanti sous l'étreinte de la douleur, mais vivant de l'espérance indéfectible que donne la foi. Elle soutint le regard stupidement cruel des émissaires de la Révolution qui, après avoir vidé leurs dernières rasades, s'étaient introduits avec fracas dans les appartements des religieuses ; l'inique arrestation avait commencé par elle.

Toutes les issues du couvent avaient été soigneusement gardées, comme s'il se fût agi d'arrêter quelque grand criminel. Les farouches soldats, l'arme au poing, allaient du haut en bas de la maison, déplaçaient les meubles, interrogeaient les planchers et les armoires, brisaient les images, lacéraient les tableaux et faisaient main basse sur tout ce qui était à leur convenance.

Bientôt un chef, relevant son bonnet rouge, plaqué

de carreaux tricolores, dégaîna et s'avança en décrivant à dessein une courbe allongée et en gesticulant avec une amphase ridicule ; ensuite il commanda aux charrettes révolutionnaires de s'aligner au profil de son épée.

C'était un beau matin de mai de l'an terrible 1794. La nature si belle à cette époque sous le soleil de la Provence, semblait pleurer une si grande iniquité.

La population frémissait d'épouvante et se croyait la victime d'une sanglante et tragique illusion. Jamais, au grand jamais, les légendes populaires n'avaient frappé son imagination d'un drame si lamentable.

Cependant la réalité était là dans toute sa brutale horreur; les cinq charrettes passaient sous ses yeux ; leurs essieux criaient sous le poids des quarante-deux religieuses qui les montaient.....

Le calme et la joie de celles-ci contrastaient étrangement avec la frénésie des *buveurs de sang* et les frémissements indéfinissables des foules qui les contemplaient.

Encore quelques instants et le cortège tout entier aura franchi les murs de la cité ; les oreilles atten-

tives entendront peut-être encore le roulement monotone des charrettes fatales, les couplets des rapsodies républicaines coupées par les strophes de quelques cantiques sacrés, et ce sera tout !!!

O peuple ! qu'as-tu fait du sang de tes aïeux ? Ah ! ne te dis plus l'héritier de tes pères ! leur foi a failli dans ton cœur ; la peur blême et louche est devenue ton dieu (1). Tu n'auras plus au milieu de toi cette phalange glorieuse de vierges qui aurait été ta protection et ton salut si tu avais voulu être guéri. Tu n'étais pas digne de cet honneur ; le ciel te l'enviait, et dès ce jour tu seras veuf et découronné.

Arrivées à Orange, les quarante-deux martyres furent jetées dans la prison dite *de la Cure* où le jour, l'air et toutes les choses nécessaires à la vie manquaient également. Elles restèrent dans ce réduit affreux jusqu'au mois de juillet, époque où les exécutions commencèrent.

Toujours en présence du sort qui les attendait, les martyres de la foi redoublaient de privations et d'esprit de sacrifice.

(1) An dré Chénier.

Elles récitaient des litanies et des prières sans fin ; elles multipliaient leurs actes de résignation et d'amour et renouvelèrent à Orange les merveilles de Pierre à la prison Mamertine, en convertissant des malheureux que la douleur ou l'épouvante faisait tomber dans le désespoir. Et on peut dire à l'honneur de ces saintes filles et à la gloire immortelle de la religion, toutes se montrèrent dignes des plus beaux siècles du christianisme.

Ce qui frappait davantage leurs bourreaux c'était l'allégresse et le saint enjouement qui rayonnaient sur leur visage en présence même de l'échafaud (1).

Mes jeunes lecteurs me sauront gré de rapporter ici quelques traits qui caractérisent plus particulièrement l'esprit des populations méridionales et qui leur prouveront, une fois de plus, la toute-puissance de la grâce de Dieu dans les âmes pures.

Comme autrefois le conseil qui condamna Jésus, le tribunal d'Orange siégeait dès le grand matin. Maignet, le satrape en guenilles, s'était assis sur son

(1) Des gendarmes témoins d'un fait si extraordinaire, traduisirent leurs impressions par des haussements d'épaules accompagnés de cette grossière boutade : *Ces coquines meurent toutes en riant.*

tribunal à l'endroit même où les vieux Romains plaçaient les divinités protectrices des théâtres. Les vastes gradins du cirque étaient occupés par une foule curieuse de voir du nouveau, du sanglant, du terrible... Pendant que celle-ci se laisse aller à toutes sortes de conjectures et d'appréciations, pénétrons dans le prétoire infâme où l'innocence comparaît devant le crime et écoutons : c'est la sœur de Justamond qui parle : « Je suis heureuse, dit-elle avec un accent à renverser ses prétendus juges, oui, je suis heureuse ! et je vous remercie sincèrement de me procurer l'honneur d'aller ce soir souper avec les anges ! »

Une autre de Justamond (elles étaient quatre sœurs religieuses) s'écria : « Nous avons plus d'obligation à nos juges qu'à nos père et mère. Ceux-ci ne nous ont donné que la vie temporelle et périssable, ceux-là nous donnent la vie et la béatitude éternelles. «

La sœur de Ripert d'Alauzier, avant de monter sur l'estrade fatale, se prosterna et baisa respectueusement l'échafaud en disant : « C'est ici le seuil du paradis. » La sœur Élisabeth Pélissier,

douée d'une voix mélodieuse, fut provoquée à chanter par l'un de ses bourreaux. Immédiatement, elle entonna une sorte de cantilène, sur le bonheur de mourir sous le couperet de la guillotine. Voici cette strophe qui indique un esprit cultivé :

Quel auguste poteau
Dressé pour mon supplice ;
L'amour et le marteau
Qui frappe sans pitié
Personne n'aura de moitié
A mon généreux sacrifice.
Les traits de mon vainqueur me laissent aux abois ;
Je suis enfin réduite à l'agonie. .
Heureuse mort qui finit sur la croix
C'est là que je trouve la vie !

Sœur Cluse, encore dans tout l'éclat de la jeunesse, fut sollicitée à se convertir aux idées révolutionnaires, au pied même de l'échafaud.

On lui promettait sa délivrance immédiate et un brillant avenir : « Fais ton métier » répondit-elle au bourreau avec un dédain superbe. « Ne vois-tu pas les Anges qui m'attendent pour célébrer mes noces avec l'agneau de Dieu dans le ciel ? » — Rosalie Bès, aussitôt après le prononcé de son jugement, embrassa ses compagnes comme pour provoquer

leurs félicitations. Puis elle tira une boîte de dragées qu'elle tenait en réserve et la leur présenta en disant : « Ce sont les dragées de mes noces. » — Sylvie et Jeanne de Romillon étaient deux sœurs. Sylvie, l'aînée, fut appelée à comparaître la première devant les juges. Jeanne, la voyant partir, lui dit : « Comment, ma sœur? vous allez au martyre » sans moi ? que deviendrai-je loin de vous? »

« Ne perdez pas courage, ma sœur, répondit » Sylvie, votre sacrifice n'est que différé. » Le surlendemain, Jeanne était exécutée. Enfin, une autre sœur, en montant sur la charrette, dit à ses compagnes :

« Mais nous n'avons pas encore dit nos vêpres. » — « Nous les chanterons au ciel, lui fut-il répondu. »

La sœur de Rochier, en religion sœur Marguerite des Anges, sortie du monastère quelques mois avant l'arrestation de la communauté, elle s'était refugiée dans la maison paternelle. Mais chaque jour elle entendait directement ou indirectement retentir à ses oreilles des menaces d'incarcération. Ne voulant ni tenter Dieu en s'offrant d'elle-même à ses bourreaux, ni se priver de l'honneur de partager le sort

de ses compagnes en fuyant la persécution, elle consulta son père, vieillard octogénaire d'une grande pitié qui n'avait que cette fille pour le servir à la fin de sa carrière. Le père répondit : « Chère enfant, il » me serait facile de vous cacher et de vous dérober aux poursuites des persécuteurs. Mais examinez bien devant Dieu si, en fuyant, vous ne » vous écartez pas des desseins qu'il a sur vous. » Peut-être veut-il votre mort comme celle d'une » victime qui doit apaiser sa colère.

» Je vous dirai comme Mardochée à Esther, que » vous n'existez pas pour vous mais pour son » peuple. »

Un conseil aussi généreux fit sur l'âme de l'intrépide vierge tout l'effet que produisit autrefois sur Esther le discours de son vénérable parent. Elle ne balança plus sur le parti qu'elle devait suivre, et elle se montra, comme à l'ordinaire, dans les oratoires qu'elle avait coutume de fréquenter. Elle fut bientôt prise et conduite en prison. Elle y fut comblée de grâces extraordinaires : Dieu lui fit connaître le jour de son sacrifice. La veille de sa mort, elle demanda pardon à toutes ses compagnes et se

recommanda à leurs prières, en les assurant qu'elle aurait le bonheur d'être condamnée le lendemain. Elle le fut, en effet, et lorsque sa sentence fut prononcée, elle en remercia ses juges comme d'un grand bienfait (1).

Cependant, Clémence des Essarts languissait dans sa prison. Le moment de la mort lui apparaissait comme le jour de la délivrance ; d'ailleurs, elle aurait voulu pour tout au monde partager le sort de ses compagnes et de sa parente.

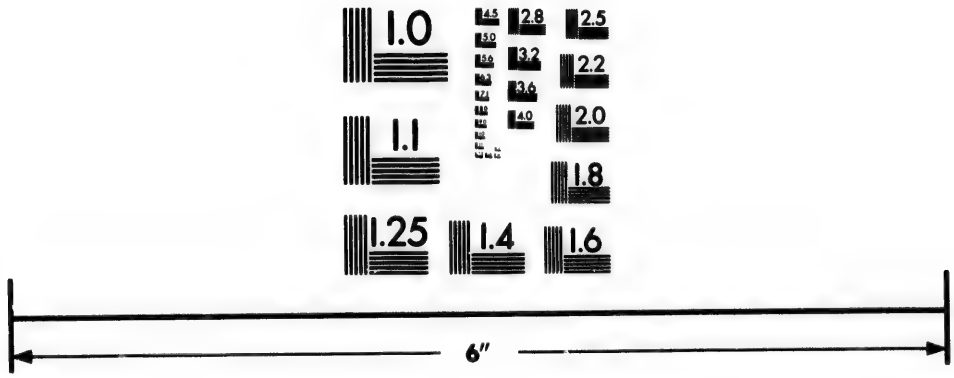
Mais la Providence en disposa autrement.

Le couteau de la Révolution n'eut pas le temps de moissonner toutes les victimes qu'on lui destinait.

L'aînée des sœurs de Justamond fut sacrifiée le vingt-six juillet, et le vingt-sept Robespierre était renversé et étouffé dans son propre sang ! Cet évé-

(1) Ces divers passages sont extraits des œuvres choisies du R. P. Antoine du Saint-Sacrement, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, par le R. P. Marie-Ambroise Potton, du même ordre. — Voir sur le même sujet le manuscrit des religieuses du Saint Sacrement de Bollène L'ouvrage de M. de Baumefort, sur les épisodes de la Terreur, publié à Avignon chez Seguin en 1875. Le numéro du journal *le Pèlerin* du 15 novembre 1879, sous la signature du général Ambert.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8

1.1
1.0

nement inatendu sauva la vie à douze religieuses et à un grand nombre d'autres détenus.

Pendant que tout ceci se passait à Orange, Armand, l'aimable et intéressant orphelin, menait la vie la plus émouvante, la plus lamentable.

Il resta longtemps blotti et sans mouvement après le départ des religieuses ; mais quand tout bruit eut cessé autour de lui, quand les ténèbres de la nuit eurent réuni tout le monde au foyer, il sortit de sa cachette humide et vint en tâtonnant jusqu'à l'autel déguisé où reposait l'hostie sainte. Qui nous dira alors les paroles que sa foi, son amour et sa douleur placèrent alors sur ses lèvres? Qui nous dira aussi la force, la consolation qu'il puisa dans cette mystérieuse audience, que lui donnait le Dieu des affligés et des orphelins ?

Dans un mouvement de tendresse filiale la nature reconquit le dessus et le pauvre enfant appela sa mère de toutes ses forces ; puis il se mit à pleurer en pensant à son avenir.

Une malheureuse coïncidence ou peut-être le bruit de sa voix, amena aux environs du souterrain

des pas précipités qui allaient dans une direction connue d'Armand.

Était-ce le vieux jardinier du couvent ou quelque satellite de Maignet à Bollène ?

Armand se garda bien de chercher à s'en assurer; il se blottit de son mieux et redoubla ses prières le reste de la nuit.

Accablé par les convulsions des dernières heures, il s'endormit vers le matin et son sommeil répara le désordre de ses sens.

En se réveillant il se livra furtivement à la recherche de quelque nourriture, redescendit après au pied de l'autel pour demander les lumières et la force dont son âme avait besoin en ce moment si critique.

Il était encore au commencement de sa prière lorsque un bruit sourd se fit entendre dans les étages supérieurs. C'était une bande dévastatrice qui venait au pillage du couvent. Les pas des malfaiteurs retentirent un instant à côté d'Armand qui tenait enlacée dans ses bras la custode sacrée où reposait Jésus-Hostie.

Après quelques heures de nouvelles angoisses,

il prit le parti de s'éloigner de ces lieux qui lui rappelaient tant d'émouvants souvenirs.

D'ailleurs la vie était impossible dans ces humides profondeurs aussi bien que dans les souterrains de Montségur et le besoin de nourriture le pressait impérieusement.

Il ne sortit néanmoins de sa retraite que lorsqu'il vit la nuit close.

Il se dirigea d'abord vers le jardin, franchit le mur de clôture et s'élança dans la direction de Montségur sans savoir au juste où il allait.

Son dessein était de se présenter à quelque ferme solitaire et de prendre du service, soit pour garder les troupeaux, soit pour se livrer à un travail quelconque. La chose n'était pas facile dans ces temps calamiteux où tout était en souffrance et désorganisé.

Mais notre jeune orphelin comptait sur la Providence. Et comme en cette saison les nuits sont très douces dans ces contrées, il s'arrêta à quelque distance de Bollène et s'endormit *à la belle étoile*.

La nuit fut assez calme. Le lendemain le soleil splendide comme de coutume, avait caressé le

visage pâle et triste du pauvre enfant. Mille oiseaux chantaient autour de lui ; les blés prêts à être moissonnés, s'étendaient comme un vaste tapis d'or sur les collines qui encadraient le paysage.

Mais hélas! toutes ces beautés si fraîches, si souriantes, n'avaient plus de charmes pour notre aimable Armand. C'était une fleur qu'une main barbare avait tourmentée sur sa frêle tige et elle se penchait vers la terre ; et la brise nourricière du matin, au lieu de la fortifier, ne faisait que retarder de quelques jours sa dernière agonie.

Lorsque l'enfant se leva il se mit à regarder autour de lui, car la faim le pressait.

Quelques cerisiers sauvages dont les fruits tardifs et surs étaient abandonnés aux oiseaux des champs, lui parurent un don envoyé par la Providence ; il en cueillit, s'en rassasia et en gonfla ses poches pour le repas suivant.

Il essaya ensuite de s'orienter et s'avança jusqu'à un petit monument religieux que la piété rustique et simple de quelque bon paysan avait élevé au carrefour d'un petit bois de chênes-verts. Le fond de l'oratoire était occupé par un tableau

retraçant de loin la *Vierge au Raisin* de P. Mignard (1).

Il s'agenouilla sur les pierres que le temps avait détachées du monument et se mit à regarder la figure souriante de l'Enfant Jésus qui semblait vouloir lui dire quelque chose. Il fit sa prière ses yeux dans les yeux de l'Enfant-Dieu et resta comme immobile dans cette contemplation.

Il est si doux pour le proscrit de rencontrer un visage ami et compatissant ! Son cœur goûta longtemps le charme divin qui le captivait tout entier.

Il lui semblait entendre une voix qui lui répétait : Courage ! courage ! je suis le protecteur de l'orphelin abandonné. Aujourd'hui dans la douleur de l'exil, demain dans l'enivrement du Paradis... Sainte Vierge, s'écria le pauvre enfant, interrompant brusquement son silence et sa prière, reverrai-je bientôt ma mère ? Oh ! dites-le moi, est-elle loin d'ici ? Les méchants oseraient-ils la faire mourir ?

Cette scène si touchante semblait n'avoir que Dieu et les Anges pour témoins, c'est ce que croyait Armand ; mais les blés jaunis des environs avaient

(1) Peintre célèbre, mort à Avignon en 1696.

amené les moissonneurs en grand nombre. Deux enfants s'étaient détachés du groupe principal et étaient venus rendre visite à l'autel rustique qu'avait façonné les mains de leurs grands parents.

A la vue d'Armand pieusement agenouillé et parlant à haute voix, quoiqu'il n'y eût personne à côté de lui, les deux petits paysans s'étaient arrêtés surpris et attendaient dans un silence impatient la fin du petit drame qui se déroulait sous leurs yeux.

Le plus jeune n'avait pas attendu plus longtemps et était allé appeler son père.

Celui-ci avait suivi complaisamment son petit enfant et, tous ensemble ils étaient maintenant debout et à demi-cachés à quelques pas derrière Armand.

Celui-ci, au bout de toutes ses prières, s'était tourné comme pour continuer sa route dans une autre direction ; et il ne fut pas peu surpris de voir notre moissonneur et ses deux enfants qui l'observaient dans ses moindres mouvements.

Il fallut commencer une conversation fort embarrassante pour le pauvre Armand; car dans ces jours malheureux, les ennemis de la vertu et de la religion

étaient si nombreux et si cachés qu'on pouvait les supposer sous tous les costumes et dans toutes les conditions.

Le Comtat avait ses Maillards et ses Simons, et notre jeune Armand ne l'ignorait pas.

— D'où venez-vous? lui demanda d'abord le paysan.

— Je viens de Bollène, répondit Armand.

— Quel est votre nom?

— On m'appelle Armand.

— Où sont vos parents?

— Je n'en ai plus!

A cette parole, le plus jeune des fils du paysan regarda Armand avec une expression de vive compassion et dit de part lui : Le pauvre enfant, il n'a plus de parents!

— Où allez-vous? continua le paysan.

— Je n'en sais trop rien, fit Armand en commençant à pleurer.

— Savez-vous travailler aux champs et voudriez-vous aider aux moisonneurs que vous apercevez là-bas?

Armand avait lu la candeur sur le front de son

interlocuteur ; il avait vu briller sur la poitrine découverte de ses deux enfants une médaille de la Vierge, il répondit donc au paysan : C'est avec reconnaissance que j'accepterai votre bienveillante proposition. Je ne suis ni adroit ni robuste, et les privations ont diminué encore mes forces, mais j'ai bonne volonté et j'espère vous contenter.

On quitta l'humble sanctuaire après s'être signé respectueusement, et l'on arriva, quelques instants après, au milieu des moissonneurs qui suspendirent un moment leurs travaux pour considérer le nouveau venu, et ayant appris son histoire, ils disaient : « Pauvre enfant ! combien tu es digne d'intérêt. Bientôt le panier aux provisions fut tiré de dessous un bouquet de clématite. Un pain jaune comme de l'or et nouvellement cuit fut présenté à Armand qui le reçut avec grande reconnaissance. On y additionna une tranche de jambon et des amandes sèches.

Quand le repas fut fini, Armand se mit à l'ouvrage avec les enfants de son bienfaiteur et, au bout de quelques heures il faisait de la besogne tout autant et tout aussi bien que ses deux petits compagnons.

Le soir, il fut fêté à la ferme. La maîtresse de la maison surtout, devinant dans cet enfant défiguré par la douleur et le besoin, quelque chose d'extraordinairement intéressant, lui témoigna mille bontés et n'oublia rien pour savoir de lui toute la verité sur sa famille et sur ses antécédents.

Armand caressé, soigné comme un des fils de la maison, reprit un peu ses forces, sans retrouver la joie de son cœur ni l'épanouissement de son visage. L'image de sa mère était toujours devant ses yeux; ses soupirs retentissaient encore au fond de son cœur et ses derniers embrassements l'oppressaient et faisaient couler ses larmes.

Ses hôtes s'en étaient aperçus plusieurs fois et cherchaient à pénétrer le mystère qui planait sur lui.

On le suivait pendant le jour, on l'épiait pendant la nuit et jusque dans ses insomnies et ses rêves.

On ne parvint toutefois qu'à des données vagues et peu sûres sur la vérité qu'on cherchait.

Armand, fidèle aux recommandations de sa mère, était toujours d'une extrême réserve; et instruit par les amères leçons de l'expérience, il n'accordait qu'à demi sa confiance aux hommes.

Il resta environ trois semaines dans la ferme qui l'avait recueilli, travaillant de son mieux quoique avec assez de gaucherie, jouant fort peu et priant beaucoup.

Quelquefois seul à seul avec le plus jeune fils de son hôte, il lui disait les yeux humides de larmes: « Que vous êtes heureux, vous, d'avoir une mère, des frères et une maison; vous pouvez jouer et rire, mais moi, je n'ai personne! personne! Je ne suis presque plus moi-même. En disant ces mots, le châtelain de Montségur promenait ses yeux sur son déguisement grossier et qui commençait à s'en aller en lambeaux.

Il était sur le point de repartir pour Bollène, quand arrivèrent à la ferme deux envoyés républicains.

Les propriétaires les reçurent avec courtoisie, car ils se trompaient sur l'objet de leur visite.

Les deux satellites de Maignet prirent les dehors de la bienveillance pour mieux s'insinuer dans l'esprit des bons campagnards.

Après plusieurs questions sur la récolte et le rendement des terres, ils se firent montrer tous les

appartements de la ferme et jusqu'à ses moindres dépendances.

Après s'être ainsi assurés que la ferme ne possédait ni lieu ni personnage suspect, ils s'assirent et se mirent à raconter l'arrestation des religieuses de Bollène.

Les fermiers ne savaient que vaguement ce qui s'était passé au bourg voisin, car depuis la suspension du culte catholique dans les églises, ils se renfermaient chez eux, même le dimanche.

Les enfants du fermier avaient entouré les deux conteurs, et malgré la joie féroce de ces derniers, ils ne pouvaient s'empêcher de soupirer de temps en temps et de s'écrier naïvement : « Oh ! quels méchants soldats ! et quel malheur que les gendarmes ne les aient pas pris eux-mêmes !... Eux seuls méritaient la mort ! »

Armand se dissimulait à peine derrière les deux fils de la ferme et suivait avec un lugubre intérêt les péripéties du drame où il avait été quelque peu acteur.

Son costume délabré, son visage défait, n'éveillèrent pas le moindre soupçon. Il ne put cependant

s'empêcher de se faire remarquer quand il entendit parler des exécutions faites à Orange. Son visage se transforma en un instant ; l'émotion de son cœur l'envahit tout entier et il ne put retenir ses larmes. Ce que voyant, les deux étrangers, il dirent tout haut : « Ce petit berger a l'âme bien sensible. »

Armand apercevant les regards scrutateurs des deux satellites, et craignant que sa présence ne finît par amener un interrogatoire, prit le parti de se retirer. Il s'armaï d'un outil et se dirigea vers le coin de terre où il avait travaillé les jours précédents.

Sa disparition ne fut pas aperçue.

Étant arrivé hors de vue de la ferme, il se mit à courir suivant son premier dessein, du côté de Montségur.

Ce qu'il venait d'entendre lui avait appris le danger qu'il aurait rencontré à Bollène où l'attirait si fortement le souvenir de son Bien-Aimé et son impatience d'apprendre le sort de sa mère.

Il marcha tout un jour à travers les haies, les bois et les ravins ; quelques fruits sauvages lui servirent de nourriture. Aucun incident ne marqua ce nouveau voyage du proscrit.

Il fut cependant surpris par la nuit bien avant d'arriver à Montségur.

Comme de coutume, il s'abandonna aux soins de la Providence.

Il s'endormit sur un lit de gazon sec, au chant dernier des cigales (1) et aux cris stridents des chouettes. Il se réveilla bientôt sous l'action du jour et du mouvement de la nature; il fit une courte prière à genoux, et se dirigea vers les tours du château de Montségur qui se détachaient en masses violacées sur le bleu profond du ciel.

Son cœur battait etrangement sous son habillement d'emprunt dont il avait redoublé le désordre afin d'être moins connu. Il avait chargé ses épaules d'une fascine de bois mort, et s'avançait clopin-clopant dans les sentiers qu'il avait parcourus naguère avec tant d'enjouement et de pure joie.

Les passants ne faisaient aucune attention à lui et sa personne ne provoquait pas la moindre réflexion, n'évoquait pas le plus petit souvenir, tant il paraissait peu de chose !

(1) Les cigales chantent leur dernier chant la nuit qui précède leur mort.

Notre jeune proscrit se rendit droit à la demeure du brave Antoine attenante au château.

Mais, hélas ! elle était déserte. Le valeureux serviteur avait dû prendre le chemin des montagnes pour échapper à la mort de l'échafaud.

Il errait comme ses augustes maîtres.

Armand revit en passant cette église où il avait fait sa première communion ; ce château où ses premiers ans avaient coulé si prospères.

Son cœur fut navré en considérant les ruines amoncelées dans l'un et dans l'autre, et, pour se soustraire à un spectacle aussi lamentable comme aussi pour n'éveiller aucun soupçon, il se hâta de descendre la colline seigneuriale.

Où allez-vous ? pauvre enfant, et qu'allez-vous devenir ?

Mais, me répondez-vous, je vais au gré de la Providence qui veille sur moi. — Oui, sans doute et voici cette aimable Providence dans la personne de votre ancienne nourrice. Tous les cœurs ne sont pas fermés à Montségur. Et voici celle qui vous servit de mère autrefois. Elle vous a reconnu sous vos haillons, et malgré votre misère elle vient, elle

vous sourit, elle vous presse dans ses bras !.....

Armand s'abandonna un moment à cette douce illusion des sentiments qui remplirent notre enfance; les baisers de sa bonne nourrice lui rappelaient les caresses maternelles et les beaux jours de Montségur. Le pauvre repas qui lui fut servi fut pour lui un véritable festin et il ne pouvait se lasser de remercier celle qui le nourrissait une seconde fois.

Bientôt la bonne femme étala sous les yeux d'Armand différents objets qui avaient appartenu au château et qu'elle avait reçus en gratification. Armand reconnut d'anciennes gravures qu'il avait autrefois copiées, et mille souvenirs vinrent se croiser dans son esprit.

Cependant (mais qui pourrait le croire) notre aimable Armand n'était pas en sûreté dans l'humble maison de sa bienfaitrice ; et celle-ci dut bientôt aviser au moyen de le soustraire à toute perquisition. Depuis la disparition de ses maîtres, le château, quoique démantelé et en ruine, était pour ainsi dire gardé à vue ; et chaque soir une ignoble patrouille veillait pour surprendre le plus petit

indice. On avait fait des ruines : on voulait faire des victimes ! Un vague bruit avait couru que la châtelaine et son fils étaient réapparus à Montségur.

Armand fut relégué dans un grenier et caché dans une sorte de chambrette formée par un entassement de fagots.

Sa bienfaitrice le visitait souvent et le tenait au courant des dires et des gestes des méchants de l'endroit ou des environs.

Évidemment, l'esprit des villageois avait tourné. La secte révolutionnaire s'était fait accepter par des lâches ou des indifférents pires que les lâches ; un venin d'impiété se transfusait dans les masses pour les empoisonner, de cet empoisonnement irrémédiable qui est arrivé jusqu'à nous et qui nous met à deux doigts de l'abîme.

Armand resta quelques jours dans l'asile que lui avait préparé la Providence. Et toujours préoccupé de l'idée de revoir sa mère ou de connaître son sort, il se disposa à prendre congé de sa bonne nourrice qui lui remit un petit sac, un pain et quelques autres provisions avec un peu d'argent. Cette généreuse femme, en l'embrassant pour la dernière fois, lui dit :

« Il m'aurait été bien doux de vous conserver dans ma maison ; mais je tremblais à chaque instant pour vos jours qui me sont plus chers que les miens. Allez rejoindre celle que vous pleurez et qui doit être inconsolable de vous avoir perdu. Je vais faire brûler mon plus beau cierge à la Vierge, la douce Étoile qui vous éclairera en chemin. » Et rappelant en sa mémoire une vieille formule de vœux rimée, elle lui dit :

Que l'Ange qui fit marcher les Hébreux
A travers l'onde soumise,
Sous ses ailes vous conduise,
Et rende vos pas heureux.

VII

Derniers jours d'Armand et de sa mère

ARMAND partit sous l'impression embaumée que lui firent ces derniers mots. Son voyage fut long et périlleux, car comme il ne connaissait pas les chemins, et qu'il ne pouvait tenir les grandes routes sans danger, il lui arrivait souvent de faire un long trajet en pure perte. Il savait d'ailleurs que sa tête était à prix, et regardait de tous côtés pour éviter la rencontre des brigands républicains.

Après deux jours de marche et de contre-marche, il arriva enfin en vue de Bollène encore retentissant des refrains de la guillotine.

Armand, selon son habitude, pria longtemps et s'arma du signe de la croix. Puis il se mit à marcher résolument du côté du couvent. Il ne pouvait entrer dans sa pensée que Jésus-Hostie qui l'appelait irrésistiblement, ne le protégeât pas et au besoin ne le défendît contre ses ennemis. Il passa, en effet, comme inaperçu dans les rues avoisinantes ; et, pour plus de sûreté, il essaya d'entrer dans le couvent par les ouvertures du jardin.

La vigilance du vieux jardinier devenu suspect après les arrestations, fut encore une fois trompée. Mais en praticien expérimenté, il découvrit sur le sol l'empreinte des pieds d'Armand qu'il suivit le plus possible.

Se faisait-il illusion, ou pensait-il que le jeune châtelain de Montségur n'aurait qu'à parler pour se justifier aux yeux des révolutionnaires ? Toujours est-il que le bonhomme se livra à une chasse savante et peut-être quelque peu intéressée.

Le signalement des victimes était partout ; et le jeune étranger qui se donnait comme le domestique du couvent pouvait bien être quelque noble déguisé.

Armand ne fut pas longtemps sans s'apercevoir

qu'il avait éveillé l'attention des voisins, et alla se réfugier au pied de l'autel où son Bien-Aimé l'attendait prisonnier et proscrit comme lui.

Son cœur était bien gros; et nulle langue ne saurait dire cet entretien tout d'amour qui se prolongea jusqu'au lendemain matin.

Lorsqu'il fit jour, Armand remarqua de la cendre répandue en couche imperceptible sur le plancher, et des fils de soie tendus à travers les portes obscures.

C'était le jeu stratégique du vieux jardinier qui voulait s'assurer si le couvent n'était plus fréquenté par ses anciennes propriétaires ou par des suspects; car de bonnes promesses lui avaient été faites.

Armand pensa qu'il lui serait difficile de trouver à Bollène un cœur ami à qui il pût s'ouvrir et demander des nouvelles de sa mère, de sa parente et de ses bienfaitrices ; ce qu'il avait entendu dire des exécutions d'Orange avait frappé sa curiosité inquiète et éveillé en lui le désir de se rendre à cette ville.

L'incertitude horrible qui planait toujours sur le sort de tant de personnes chéries, était pour son

âme un poids trop lourd. Si déjà le fatal couperet avait abattu leurs têtes, il pourrait au moins s'agenouiller sur leurs tombes et les arroser de ses larmes et de ses prières. Il prit des sentiers peu battus qui serpentaient entre les haies d'aubépine et de ronces au milieu des champs cultivés. Et sa présence n'excitait que la compassion des paysans qu'il interrogeait sans crainte. A mesure qu'il approchait d'Orange son cœur battait avec plus de force. Bientôt il entendit résonner les tambours dont le son se répercutait dans les flancs de la colline et dans les ruines du vieux théâtre romain.

La population d'Orange si calme dans ses antiques souvenirs et son modeste rôle moderne, subissait le joug infernal de quelques brigands éhontés, hardis contre le pauvre et le faible, dévoyés par la soif de la domination et par des instincts farouches qu'on suppose difficilement dans des hommes qui ont encore la raison. Le sang des citoyens était versé à flots; et aucune voix n'osait ou ne pouvait s'élever et flétrir ces abominables forfaits!!

Les étrangers arrivaient à Orange de tous les points du Comtat du Vivarais et du Dauphiné. Plu-

sieurs, comme Armand, suivaient de loin un père, une mère, un fils bien-aimés.

Les scènes les plus déchirantes se renouvelaient chaque jour; et rien n'amortissait la morgue fanatique des démocrates couronnés.

Les Carrier, les Robespierre, les Collot-d'Herbois auraient pu s'inspirer à Orange et y prendre des leçons de cruauté diabolique, si le diable eût pu en remontrer à de pareils montres.

Notre doux Armand suivait la foule et cherchait à entendre d'elle les secrets que la prudence lui interdisait de demander.

Il entendit résonner la condamnation de plusieurs religieuses de Bollène; il put même les voir de loin monter sur l'échafaud, entendre leurs chants d'allégresse se mêlant aux hurlements de leurs bourreaux.

Armand, pour faire diversion à ces scènes poignantes, cherchait l'abri de quelque sanctuaire.

Mais, hélas! les sanctuaires étaient profanés! Ceux qui étaient restés ouverts et debout, servaient d'entrepôts ou même de casernes aux légions révolutionnaires.

Aucun office, aucune prière sur les autels adorés des aïeux !

Les cimetières mêmes étaient profanés et devenaient des charniers nationaux où la chaux hâtait la décomposition des cadavres surabondants.

Les choses en étaient là à la fin de juin 1794, et rien ne faisait présager la fin du *régime de la Terreur*.

Armand, dont la santé faiblissait visiblement sous le poids des douleurs morales et des privations physiques, faisait pitié à voir. Quelques citadins attendris de tant de misères dévorant un enfant si jeune, lui donnèrent quelques soulagements. Mais la terreur morne, silencieuse était partout.

On aurait cru se compromettre et compromettre son hôte en logeant un étranger qui n'affichait pas hautement son impiété ou son vandalisme !

Quoique bien faible et bien souffrant, notre pauvre proscrit résolut de revenir à Bollène, où le Dieu des affligés l'attendait toujours. Un espoir lui était resté au milieu de toutes ses désespérances : c'était celui de faire, une fois au moins, la sainte communion.

Son voyage s'accomplit sans nouvelles alertes, mais péniblement, car ses forces l'abandonnaient de plus en plus.

Au couvent, le vieux jardinier ayant remarqué des traces humaines nouvellement empreintes sur la cendre, avait redoublé de vigilance et voulait à tout prix surprendre le personnage mystérieux qui n'avait laissé de son passage que les vestiges de ses pieds. Il avait pratiqué plusieurs petits orifices dissimulés et qui ouvraient dans les différentes salles. Il fit le guet plusieurs nuits de suite sans découvrir aucune ombre, sans entendre le plus léger bruit.

Sa persévérante patience se lassa enfin et le couvent fut de nouveau laissé aux *revenants*.

C'est dans cet intervalle qu'Armand y arriva.

Rien ne peut être égalé à la joie qu'il éprouva en revoyant l'autel vénéré et l'hostie sainte, reposant radieuse au milieu de la custode d'or et de pourpre.

Les cierges étaient en abondance dans ce sanctuaire souterrain qui rappelait si bien les catacombes de Rome.

Armand en alluma trois en l'honneur de la sainte

Trinité, et se plongea ensuite dans une longue contemplation.

Il écoutait et il parlait alternativement. Sa ferveur redoublait à l'approche de la crise suprême qui lui semblait imminente.

Il multipliait ses actes de résignation et d'abandon entre les mains de son Créateur qui l'attirait impérieusement à lui.

Bientôt il se lève sur ses genoux frémissants; son cœur bat avec une tendresse ineffable, ses lèvres s'entr'ouvrent; et redisant l'humble prière des chevaliers ses aïeux, il se communie de ses propres mains à leur exemple (1).

Oh! doux moment qui pourra te raconter? Aucune langue humaine n'en donnerait la moindre idée.

Enseveli dans une extase d'amour et de suavité, Armand voyait disparaître les choses de la terre avec leurs amertumes; le songe de sa courte existence si agitée, touchait au réveil; le ciel semblait ouvert à ses regards; seul, le souvenir de sa mère et de son sort ramenait ses pensées hors du

(1) Voir l'*Histoire du moyen âge*, de M. L. Gautier.

Chœur des Anges. L'un de ceux-ci (sans doute son Ange gardien) semblait lui dire :

Oh ! viens, viens, laisse ce pays sombre
Où le crime fleurit, où l'innocence sombre ;
Où tout passe en un jour
Comme l'herbe des champs, sans espoir de retour ;
Où la coupe des biens, source de votre joie,
Se brise en même temps que le ciel vous l'envoie ;
Où la mort, sans pitié, du soir au lendemain
Rend la mère sans fils et le fils orphelin.

Lève, lève ta tête timide,
Vois par delà l'espace vaporeux
Les soleils radieux
Illuminer le seuil splendide
Des palais des cieux.

Hâte-toi, quitte la terre mortelle,
Où tu languis avec moi ;
Désormais ce qui te viendrait d'elle
Serait indigne de toi.

Ne regrette pas même ta mère,
A qui ton Dieu t'avait prêté
Pour une saison printanière
Que n'a suivie aucun été.

Là-haut, tu prieras pour elle,
En rêvant aux baisers d'amour
Que, sur ta face mortelle,
Elle répandait chaque jour.

Si dans sa douleur amère,
Ses cris montent jusqu'à toi,
Tu lui répondras : Ma mère,
Je t'attends, viens avec moi.

Si ton cœur demandait les charmes
D'amis que jadis tu connus,
Je te dirais : Sèche tes larmes :
Au ciel on est uni pour ne se quitter plus.

Je serai près de toi dans les demeures saintes
Et jusques au delà des temps,
Nous nous embrasserons dans de chastes étreintes,
Comme deux tendres fleurs que courbent les autans.

Ne pleure pas ton corps qui tombe
Comme un fruit avant la maturité,
Car dans le travail de la tombe,
Il trouvera l'immortelle beauté.

Cependant Armand s'était affaissé sur lui-même ; l'extase qui le ravissait avait été son dernier som-

meil ; son cœur avait cessé de battre sur la terre !

La mort de l'auguste proscrit de Montségur, jointe à tant d'autres avait peut-être hâté le jour de la délivrance.

L'esprit de contradiction et d'erreur dont parle l'Écriture avait soufflé sur les grands coupables ; et ils se dévoraient les uns les autres. Leur mort violente comme celle de leurs victimes, rappelait la justice divine.

Robespierre, le *président des assassins*, n'était plus. Et la terre délivrée de ce monstre à figure d'homme, respira un moment.

Les courages engourdis se montrèrent, la vertu craintive osa reprendre ses œuvres et flétrir le vice un moment dominateur.

A Orange, il restait douze victimes des quarante-deux qu'on voulait immoler. Plusieurs nobles et quelques prêtres, réservés pour le *bon morceau* furent rendus à la liberté par la chute et la mort de Robespierre.

La douce et malheureuse Clémence était du nombre.

Sortie de son horrible prison, elle s'élança sur le

chemin de Bollène avec quelques religieuses qui avaient partagé ses souffrances avec sa détention.

Quoiqu'elles fussent exténuées, la route leur parut courte et la marche légère.

Arrivées à Bollène, elles se glissent le plus secrètement possible jusqu'au couvent dont plusieurs portes avaient été maculées ou renversées.

Hélas ! ce n'était plus cette maison sainte où tant et de si nobles religieuses menaient la vie des anges sous une apparence mortelle ; tout y était renversé, profané.

Les religieuses qui avaient suivi Clémence furent attendries jusqu'au fond de l'âme à la vue de tant de désolation ; et quoiqu'elles n'appartinssent pas à la communauté de Bollène, elles se mirent à pleurer, comme autrefois, les filles d'Israël sur les ruines de Jérusalem.

Clémence, cependant était sortie et demandait, aux plus proches voisins, des nouvelles du jeune domestique du couvent.

Personne ne l'avait revu ; et son souvenir même s'était évanoui.

La pauvre mère ne savait quel parti prendre

immédiatement. Les ténèbres de la nuit lui interdisaient de prolonger davantage ses investigations ; elle se résigna à attendre le lendemin.

De leur côté les religieuses s'étaient hâtées de descendre au caveau qui avait servi de chapelle aux jours de la Terreur.

Mais quelle ne fut pas leur étonnement en apercevant des rayons de lumière aux abords du souterrain. La frayeur suspendit un instant leur marche et elles ne savaient à quelle idée précise s'arrêter.

Le silence était mortel dans ces lugubres profondeurs ; aucun souffle, aucun mouvement ne troublait l'immobilité sépulcrale des rayons lumineux.

Les religieuses avancent de quelques pas ; elles ent'rouvrent la porte de l'oratoire ténébreux, et elles tombent sans mouvement devant le spectacle inoui de l'enfant mort au milieu des trois cierges qui symbolisaient sa foi et ses immortelles espérances.

Qu'il était beau l'Ange de Montségur couché sur la terre, comme autrefois les fils du désert, avec ses petites mains amaigries croisées sur sa poitrine !

Les derniers reflets des flambeaux illuminaient ce visage marqué du signe de la douleur et de la béatitude. Tout son corps était flexible et paraissait sommeiller tant ses derniers moments avaient été calmes.

Revenues à elles, les religieuses se concertèrent sur les moyens à prendre pour adoucir à la mère l'annonce de la mort du fils.

Le lendemain matin, Clémence recommença ses recherches ; mais bientôt désespérant de trouver jamais à Bollène les traces de son fils, elle se dirigea vers Montségur sans prendre aucune nourriture et après avoir donné brièvement aux religieuses avis de son départ.

Celles-ci résolurent de mettre à profit l'absence de la pauvre mère.

Elle revêtirent le corps d'Armand de ses habits de chœur et lui placèrent dans les mains une croix d'ivoire et un chapelet qu'on avait trouvé sur sa poitrine.

Il manquait une couche au bienheureux et la nature voulut en faire tous les frais. Les plus belles fleurs des champs furent apportées à profusion, et

les plus fraîches roses du jardin formèrent sa couronne mortelle.

Des cierges furent allumés comme des étoiles et changèrent cette nuit du tombeau en un jour plein d'espérance.

Pendant tout ce travail des bonnes religieuses de Bollène, Clémence avait foulé de nouveau le sol de Montségur. Elle s'était déguisée à n'être pas connue même de ses plus familiers domestiques. Une seule pensée la préoccupait : son fils était-il encore vivant.

Le brave Antoine errait encore dans des bois inconnus, la bonne nourrice seule mit la châtelaine sur les traces de son fils.

Clémence passa furtivement devant les ruines lamentables du château seigneurial, et lui donna quelques larmes.

C'est là qu'elle fut rejointe par une des religieuses de Bollène dépêchée vers elle pour la ramener au plus vite.

La bonne religieuse avait tout raconté au bon curé de Montségur qui, profitant du désarroi des révolutionnaires, était sorti de sa retraite. Il s'offrit à accompagner la baronne à Bollène, et durant le

chemin il disposa celle-ci au grand sacrifice que le bon Dieu allait lui demander.

Le digne pasteur s'était muni de tout ce qui était nécessaire pour offrir le saint sacrifice. Arrivé à Bollène, il se fit conduire à la chapelle ardente où reposaient les restes d'Armand qu'il avait tant aimé. Les larmes coulèrent en abondance au souvenir d'une si grande infortune. Mais bientôt sa foi vint adoucir sa douleur.

Clémence s'était affaissée sous l'oppression de mille pressentiments divers.

Le vénérable pasteur se présenta à elle revêtu des ornements sacerdotaux et lui dit sans détour : Madame, au nom du sacrifice que je vais offrir au ciel et que Jésus-Christ a offert pour vous sur la croix, acceptez la mort de votre fils bien-aimé !... C'est à sa mémoire que le sang de l'Agneau va couler dans quelques instants sur l'autel où repose son corps.....

Soutenue par les religieuses, la pauvre mère descendit au caveau et embrassa, muette d'attendrissement, son *Ange* qu'elle aurait voulu pour un moment ravir au ciel.

Bientôt le saint sacrifice commença et se continua au milieu des larmes.

Les habitants de Bollène que l'arrivée d'un prêtre avait émus, s'étaient précipités en grand nombre au couvent et remplissaient le caveau trop étroit.

Le bon pasteur trouva encore quelques paroles de consolation pour la mère qui pleurait toujours sous le coup d'une indicible émotion, et pour l'édification du peuple qui se réveillait aux saintes traditions.

Le corps de notre jeune martyr, car il mérite ce nom, fut porté au cimetière au milieu d'une foule ébahie et larmoyante.

Les uns se repentaient d'avoir été barbares ; les autres pleuraient au souvenir des religieuses décapitées en haine de la religion.

Longtemps on vit sur une humble pierre taillée en forme de croix cette humble et chrétienne inscription : *Ici repose Armand de Montségur en attendant la résurrection.*

Sa mère quelques jours encore alla s'agenouiller sur cette tombe où était enseveli son cœur. Mais bientôt la douleur d'avoir perdu son fils et plus encore les horribles tourments de la prison et les

privations continuelles, la conduisirent au tombeau.

. . . . . .

Longtemps après, les paysans en revenant de leur travail donnaient une pensée et peut-être une prière aux deux victimes. Les pères disaient aux enfants :

Voyez-vous là-bas cette croix de pierre
Où s'agenouillait chaque soir
Une femme au long voile noir ?
C'est la tombe printanière
D'un enfant au cœur pur.
C'était le parfum de la terre,
C'était l'Ange de Montségur.

Avant de te laisser reposer en paix, ô glorieux fils de la France, permets-nous encore une prière à nous qui envions ton sort et que la persécution menace.

Tu as passé au milieu des épines, les frêles jours que la Providence t'avait départis. En toi se sont rencontrées la pureté sans tache des vierges et la force inébranlable des martyrs. Ah ! prends pitié de nos faiblesses.

Tes aïeux ont vu en toi leur plus digne rejeton et le plus beau fleuron de leur couronne. Et maintenant, enivre-toi au sein de Dieu des délices qui

sont la récompense de ceux qui prient, qui souffrent et combattent ici-bas.

Ces humbles fleurs qui s'épanouissent sur ta tombe, me rappellent ton souvenir, et leur parfum me redit tes œuvres saintes.

Du haut du ciel, daigne bénir la main qui les a consacrées à ta mémoire.

O noble victime ! tu as été offerte à la place du coupable, obtient que le coupable à son tour prenne ta place sur l'autel de l'immolation où le crime se purifie, où la vertu se dépouille de toute efflorescence terrestre et devient digne de Celui qui l'inspire.

Obtiens surtout pour tes concitoyens et pour ta noble famille encore au milieu de nous, cette force d'âme qui résiste au génie des ténèbres, et ce courage traditionnel qui sait le regarder en face et lui dire : Tu ne passeras pas !

Hélas ! la Révolution qui fut ta mort n'a pas cessé de vivre. Elle a renoncé aux hécatombes juridiques désormais impossibles, mais l'immolation des âmes est pratiquée en grand par tous ceux qu'elle réchauffe sous ses noires ailes.

Ce n'est plus le sang qu'elle veut arracher de nos veines, c'est la foi en Dieu qu'elle veut extirper de nos cœurs.

Mais, comme toi, nous l'espérons, Dieu se lèvera et demain son souffle aura emporté l'impie de la terre.

En vain les enfants demanderont à leurs pères : Où est-il ? nul ne pourra montrer la place qu'il occupait, et l'on perdra jusqu'au souvenir de son nom.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	5
Aperçu topographique et historique	7
Au milieu des paysans	13
L'accident du lac de Suze	21
Aux grottes de Trois-Châteaux	29
Ascension du mont Ventoux	39
Le monstre de la Révolution	51
Le siège du château de Montségur	61
La nuit dans le bois et la douloureuse séparation	71
Derniers jours d'Armand et de sa mère	107